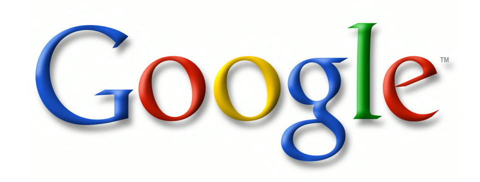
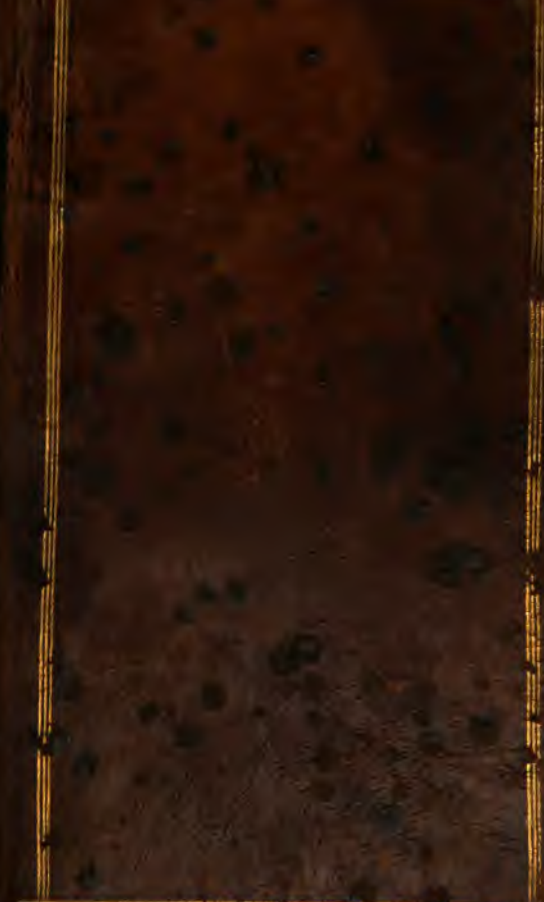






GUIARD DE SERVIGNÉ

(Cazin)

LES SONNETTES,

OU

MÉMOIRES

DE MONSIÈUR LE MARQUIS D'***,

Auxquels on a joint l'Hiſtoire d'une Comédienne, qui a quitté le Spectacle ; & l'Origine des Bijoux indiſcrets, Conte.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXI.



A

MONSIEUR LE D***,

Qui a inventé la maniere de poser les Sonnettes, &c.

MONSIEUR,

Ce n'est ni l'intérêt, ni la flatterie qui vous dédie cet Ouvrage ; je ne vous connois que par l'ingénieuse Enseigne, qui vous a acquis une réputation si brillante, & si bien méritée. Toute l'Europe retentit de votre nom, autant que de vos Sonnettes : l'art de les placer vous doit sa perfection ; par la force de votre génie, joint a un grand nombre d'expériences, vous êtes venu à bout de les

poser dans le lieu le plus difficile. Si je ne craignois de blesser votre modestie, je m'étendrois sur l'utilité de votre talent; je ne parlerois pas seulement des malades & des paresseux, à qui vos Sonnettes apportent tant de soulagement; je m'attacherois sur-tout aux avantages qu'en retirent nos Dames, soit pour se défaire d'un Amant importun, soit pour feindre de résister aux entreprises d'un Amant chéri. Mais il est rare que vos Sonnettes servent pour le premier cas; on sait à quoi s'en tenir sur cette façon de parler: Finissez donc, je vais sonner.

Je vous dois en mon particulier, Monsieur, une éternelle reconnoissance; j'ai profité de votre idée; mes Sonnettes sont votre bien, il est juste que je vous en rende un hommage public.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble
& très-obéissant
Serviteur D*****.

PRÉFACE.

QU'ON déclame tant que l'on voudra contre les Préfaces, l'usage en subsiste ; il en est comme des préjugés toujours combattus, & toujours suivis.

Celui-là même qui hait les Préfaces, en fait une, quand il dit qu'il n'en veut point faire.

Il me semble que les esprits, comme les sens, veulent être préparés. Retranchons de l'Architecture, les Vestibules & les Portiques ; détruisons les Avenues de ce Château superbe ; ôtons à la Musique & à l'Amour ces préludes charmans, qui valent souvent mieux que ce qui

les ſuit ; n'aurons-nous pas perdu de nos plaiſirs ?

Les Préfaces, dites-vous, ſont ennuieuſes ; c'eſt que peu de livres n'en ont pas, & que peu de livres ſont bons.

Il y auroit, ſelon moi, deux regles à ſuivre dans une Préface ; ce ſeroit de ne point bleſſer l'amour-propre des Lecteurs, en prenant avec eux le ton d'avis & d'inſtruction ; ce ſeroit de faire en ſorte que l'amour-propre de l'Auteur ſe montrât ſans excès, & ſans fauſſe modeſtie.

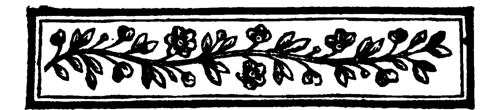
Au contraire, un Auteur, pour peu qu'il croie mériter l'attention du Public, (& il le croit toujours) prend le ſoin de nous inſtruire des plus petites circonſtances qui ont fait éclore ſon Ouvrage, ou bien *ce ſont*

des promesses qu'il remplit en le publiant : que fait-on de tout ce qu'il a d'intéressant à nous dire ? il parle long-tems de lui-même ; le plaisir qu'il y trouve, l'arrête délicieusement : *il compte sur notre indulgence* ; mais d'un autre côté il augure si mal de notre sagacité, qu'il nous fait essuyer jusqu'à *l'explication des Frontispices, des Fleurons & des Vignettes*.

S'il est vrai que Montagne ait plû, en nous donnant l'histoire de son cœur ; s'il est constant que la plupart des Ecrivains se soient peints dans leurs Ouvrages, pourquoi me refuserois-je ici la satisfaction de dire que j'ai suivi en ce point mes Maîtres & mes modeles ? Le sentiment a conduit ma plume ; c'est lui

qui m'a guidé, tantôt dans des routes fleuries, tantôt dans des endroits propres à rêver; c'est lui qui est dans le cœur de mes Lecteurs, & qui me rassure contre les fautes que j'ai pu faire.





LES

SONNETTES,

OU

MÉMOIRES

DE MONSIEUR

LE MARQUIS D'***.

PREMIERE PARTIE.

MA maiſon établie depuis pluſieurs ſiecles dans la Province de Bourgogne, y poſſede des biens conſidéra-

bles. Quatre freres que j'avois ayant pris le parti des armes convenable à leur naiſſance, ont péri ſucceſſivement depuis la bataille de Fontenoi. Le Baron D'***, frere de mon pere, a vu ſon fils unique enlevé par le même ſort à la fleur de ſes années. Ces coups funeſtes qui ſe ſont ſuivis rapidement, ont porté la déſolation dans le ſein de notre famille.

La nouvelle de la mort de mon dernier frere, détermina mon pere à me rappeler de Paris, où je faiſois mes exercices. Il fallut obéir, quoique j'en preſſentiſſe les ſuites. Le ſéjour de la Province dont j'étois menacé, pouvoit bien me faire regretter celui d'une ville qui eſt regardée comme le centre du goût & des arts, pleine de beautés de mille genres, pour leſquelles je commençois à avoir des yeux. Mais l'image d'un pere accablé de douleur, me fut ſeule préſente. Je ſongeai qu'il n'avoit que moi pour eſſuyer ſes larmes, & dans quel état le trouvai-je? La triſteſſe lui avoit fait une telle im-

preſſion, qu'il en étoit tombé malade dangéreuſement. Je frémis, je me crus au moment de tout perdre, quand j'apperçus le péril où l'auteur de mes jours étoit expoſé. Souvenir de ma douleur, que vous m'êtes cher, & que j'aime à me rappeller les vives émotions dont je fus agité; je ne crains point que l'on nomme foibleſſe des ſentimens ſi capables de faire honneur à la nature.

Nos ſoins redoublés des Médecins, mais ſans doute plus que tout le reſte, la bonté du tempérament me rendit mon pere, & il fut bientôt hors de danger. Sa tendreſſe me retenoit continuellement auprès de lui; je trouvois une douce ſatisfaction à m'acquitter de ce devoir. Un jour qu'il étoit encore mieux qu'à l'ordinaire, & que je lui en marquois ma joie: vous voyez, me dit-il, mon fils, à quels dangers je viens d'échaper, le mal a penſé conſommer ce que le ſeul chagrin auroit dû faire; mais c'eſt envain que nous fuyons notre terme, c [illegible] même chagrin, en hâtant la

vieilleſſe, va bientôt me ramener au point que vous croyez reculé : n'eſpérez pas que je ſurvive long-tems à des pertes ſi ſenſibles. C'étoit peu d'avoir verſé preſque tout mon ſang pour mon pays, il falloit encore en perdre de plus précieux. J'ai vu les miens périr l'un après l'autre, le ſort cruel a compté les coups qu'il me portoit, vous ſeul me reſtez, mon cher fils ; mais pourrai-je vous conſerver ? vos freres vous ont tracé une route funeſte ; vous irez comme eux, chercher la gloire & la mort. Gloire vaine à laquelle on ſacrifie les ſentimens les plus chers, & qui nous rend victimes à notre tour de paſſions étrangeres, puis-je attendre que quelqu'un me fermera les yeux.... Ah, mon pere, lui dis-je, avez-vous cru que votre fils vous abandonnât jamais ? vous que j'aime uniquement, & que j'ai tant de raiſons d'aimer, ce ſeroit m'arracher à moi même, ce ſeroit outrager la nature, & ceſſer d'être votre fils ; ma premiere gloire eſt d'avoir un cœur ſenſi-

ble : vivez, & puiſſai-je contribuer à votre bonheur, en égalant votre tendreſſe par là mienne.

Les aſſurances que je donnai à mon pere de reſter auprès de lui, ne ſervirent pas peu à le rétablir. Le calme de l'ame & la joie ſont un baume qui diſtille ſur tous les maux. Le Baron D'*** mon oncle, que la lenteur des Juges, & les détours artificieux d'un adverſaire, avoient long-tems retenu au Parlement de.... arriva dans ces tems, & vint ſe réjouir avec mon pere de ſa convaleſcence; dans la ſuite, il ne crut pouvoir mieux faire que de vivre avec nous, & nous ne fîmes plus qu'une maiſon. Le Baron étoit un homme de cinquante ans, d'une humeur égale & enjouée; il avoit ce bon ſens aſſaiſonné de pénétration qu'on devroit nommer eſprit, ſi on n'abuſoit pas des termes. Sa converſation amuſoit en inſtruiſant, ſans qu'il prétendît ni l'un ni l'autre; chez lui la ſcience étoit aimable, & la probité ſans rudeſſe; il avoit autrefois vécu à la Cour, & c'eſt faire ſon éloge,

que de dire qu'elle ne l'avoit point gâté; quoiqu'il eût mille fois souffert de la méchanceté de ses ennemis & de l'ingratitude de ses amis, il n'avoit pas cessé d'être bon & généreux. Les qualités de mon pere, quoique moins brillantes, s'accordoient aux siennes; & la plus tendre amitié unissoit ces deux freres que l'intérêt auroit pu diviser suivant l'usage. Le Baron parut content de moi, & de l'emploi de mon temps à Paris. J'avois fait entrer dans mon éducation la plupart des connoissances dont mon âge étoit susceptible; l'étude des langues polies, & la lecture des meilleurs ouvrages m'avoient utilement occupé; j'en avois acquis la facilité de m'énoncer: la Musique, la Peinture & la Poésie varioient mes amusemens; mon extérieur étoit décent, & je me présentois de bon air, grace aux leçons de mes maîtres. Depuis la mort de son fils, le Baron me regardoit comme le sien; je lui devins plus cher encore quand il me connut: dès-lors il se fit une affaire principale d'éclairer

d'éclairer ma jeunesse, & de donner les derniers traits à mon éducation. Il savoit que la route du cœur est celle de la persuasion, & que les conseils des personnes que nous aimons, sont toujours les mieux suivis. Il n'épargna rien de ce qui pouvoit le faire chérir, s'il ne l'eût été déja. Il étudioit mes desirs & mes penchans, & il s'empressoit à les satisfaire. Il me portoit à entretenir des correspondances à Paris pour le nouveau dans tous les genres. Le goût, disoit-il, est une faveur du Ciel, comme les graces; mais si l'art bien entendu peut ajouter aux graces, le goût naturel n'a pas moins besoin de culture; il se rafine par le commerce du bon & du beau : jamais on n'a pensé plus délicatement que dans notre siecle; mais nos ouvrages ont moins de force que ceux des anciens, jamais les sciences n'ont été enseignées d'une méthode plus claire, ni plus simple, mais nous sommes moins heureux en découvertes. Il est bon qu'aux modeles de l'antiquité,

vous joigniez les productions nouvelles, pour apprécier les unes & les autres, & pour juger avec sûreté de l'état présent des beaux arts, de leurs progrès & de leurs décroissemens. Il n'y a peut-être point de plaisir plus sensible pour l'esprit, que celui de la comparaison, point de voie d'instruction plus facile.

C'est à peu-près ainsi que le Baron me rendoit les sciences agréables, non qu'il voulût faire un savant, il vouloit quelque chose de mieux. Je touchois à cet âge critique, où le germe des passions se développe dans le cœur. Le Baron connoissoit de quelle vanité fut toujours le projet de les détruire; il tenta seulement de faire changer d'objet à ces passions, & de tourner au profit de l'étude, des desirs & des mouvemens inséparables de notre être. De même un Chymiste industrieux se rend maître de l'élément dont il attend ses richesses, sans l'étouffer, & sans permettre qu'il s'évapore, il lui fournit des

alimens, & captive ſon action pour la rendre utile à ſes deſſeins.

Mon pere ſeconda les intentions du Baron, il fut réſolu que nous paſſerions une partie de la belle ſaiſon à S. C.... Cette Terre, ſituée à dix lieues de la Ville, eſt le plus aimable déſert qui puiſſe conſoler de l'abſence du monde, ſi pourtant on doit regarder comme déſert un lieu où nous étions entourés des beautés de la Nature. Là elle s'offroit à nos regards avides ſous mille figures différentes ; ou ſi elle vouloit encore nous cacher quelques tréſors, les ſciences que nous appellions, pouvoient bientôt écarter ſes voiles. L'ingénieux Tournefort, Réaumur, Pluche, & tous ces hommes célebres qui ont appris à leurs égaux à voir & à connoître l'univers, venoient au ſecours de notre curioſité, la contenter & l'exciter de nouveau ſur des merveilles dignes d'occuper inceſſamment nos eſprits. Là nous penſions profondément, ici nous jouiſſions de l'heureuſe liberté de ne

penser à rien ; dans un autre tems nous nous livrions aux amusemens champêtres. Un ciel pur & serein, un enchaînement de côteaux tapissés de vignobles, un ruisseau qui serpente dans les fleurs, des arbres touffus, dont les bras entrelassés forment un ombrage éternel, le ramage varié des habitans de l'air, le bêlement & les jeux des troupeaux, je ne sai quoi de divin qui anime les campagnes dans les beaux jours: voilà les images riantes qui m'entretenoient, c'étoient mes passions & mes richesses. Plaisirs des premiers âges, présentés par l'innocence, & goûtés avec tranquillité; ancien patrimoine de l'homme, qu'il a négligé pour des acquisitions plus brillantes & moins sûres.

Je passai quelque tems de la sorte, entre la Nature, mon pere & le Baron, me livrant tour-à-tour à des objets aussi chers, sans qu'aucun desir vînt m'apprendre qu'il y avoit ailleurs d'autres biens pour moi. Tout genre de vie adopté par l'habitude, nous devient

néceſſaire ; je vantois les douceurs de notre retraite au Baron, je le priois de les prolonger. Il eſt à craindre, me dit-il, que vous ne preniez trop de goût pour la vie privée ; en convenant de ſes avantages, il faut dire auſſi que ſon uniformité peut conduire à l'indifférence & à la pareſſe. Que deviendront les devoirs mutuels qui enchaînent tous les hommes ? les êtres qui ont les mêmes beſoins, doivent être unis par leurs propriétés : le commerce, ame univerſelle, eſt pour eux un bien auſſi précieux que l'exiſtence, puiſqu'il fait leur conſervation. Citoyen du monde, vous n'êtes pas né pour y reſter ſpectateur inutile, vous vous devez à vos pareils, qui vous entourent, & ils ont droit d'exiger l'emploi des facultés dont vous êtes doué. Pour que cette obligation parût moins dure, celui qui a formé nos cœurs, y a mis des paſſions dont les nuances ſont auſſi diverſifiées que nous. L'amour, l'amitié, l'ambition, la gloire, nous forcent,

quoique librement, à faire de bonnes actions; de-là les tendres noms de pere, d'époux & d'ami; les titres de Héros, de pere de la patrie, de grand général, & de sage Ministre. Il faut donc qu'entre les états, vous choisissiez le plus conforme à la solide gloire & à votre naissance : suivant les idées de la Nation, il paroît que vous n'avez qu'un parti, celui des armes... Ah! Monsieur, lui dis-je, souffrez que je vous interrompe, le parti des armes, quelque beau qu'il semble, ne sera jamais de mon goût; je sais que mes idées à ce sujet vous paroîtroient singulieres; si je les rendois publiques, on pourroit me soupçonner de foiblesse d'ame, ou ceux qui me verroient attaquer de front un préjugé si ancien, m'accuseroient de folie tout au moins. Je ne dis point comme nos prétendus Politiques, toujours extrêmes & toujours mécontens que la guerre est une source de maux sans nombre, un prétexte à mille impôts, un jeu entre les Souverains, qu'ils font durer autant que leur avarice, leur

luxe & leurs autres paſſions l'exigent, un moyen d'établir le deſpotiſme, en tenant la Nobleſſe dans la dépendance, & les Peuples dans la miſere. Je me garde de traiter cette matiere d'après de ſemblables principes, & je me borne à en parler comme tout homme privé peut le faire, à proportion de l'intérêt qu'il a dans les affaires publiques. La crainte qui a formé les premieres ſociétés, & qui eſt l'origine des loix, cette crainte qui a fait les Dieux, pour me ſervir figurément des paroles d'un ancien, c'eſt cette même crainte qui a fait les armes, la gloire & les triomphes. Il eſt néceſſaire de donner un frein à la cupidité; & dans ce ſens, je conviens qu'il faut des Guerriers en un Etat; qu'il en faudroit même dans une ſociété particuliere & uniquement compoſée d'hommes raiſonnables, à moins qu'ils ne fuſſent ſéparés des autres hommes, & tranſplantés dans une iſle inacceſſible; mais moi qui juge du bien & du mal ſuivant l'état actuel du monde, moi qui vois en ouvrant l'hiſtoire

de tous les ſiecles, tant de malheurs produits par les guerres, & preſque pas un bon effet; moi, dis-je, qui en deſcendant en moi-même, trouve que la barbarie eſt inſéparable de ces meurtres, de ces contributions, ou ce qui eſt la même choſe, de ces rapines, je décide que mon cœur ne pourroit jamais accorder avec tant de vices le déſintéreſſement & l'humanité, & je veux prendre un état dont les devoirs conformes à mes ſentimens, en deviennent pour moi plus faciles à remplir. Je ne chercherai point, dit le Baron, à combattre votre répugnance, laiſſons ce premier parti, votre choix peut s'étendre à d'autres états auſſi glorieux. N'y a-t-il donc que des ennemis étrangers? dans notre propre ſein nous en renfermons; crimes, trahiſons, concuſſions, injuſtices, voilà les ennemis du Royaume pour un Magiſtrat zélé, ſujet d'autant plus eſſentiel à l'Etat, que ſon ardeur infatigable s'exerce en tout tems. Le Miniſtre court une carriere encore plus vaſte; œil de ſon maître, il con-

noît tout au dedans & au dehors ; tranquille dans son cabinet, il forme les projets qui doivent changer la face de l'Europe. Il réfléchit des plans dont l'exécution est confiée à la valeur ; elle fait des conquêtes, & la prudence les conserve. Dans l'intérieur, il favorise les arts & les sciences ; par cette nouvelle maniere de conquérir, les autres peuples deviennent tributaires de nos goûts & de notre industrie ; il applique utilement les finances, il diminue les charges publiques ; & les richesses du Roi & des Sujets s'en trouvent augmentées. Le Négociateur, en partageant la gloire du Souverain qu'il représente, y contribue, & lui ajoute l'éclat de ses propres talens : versé dans la connoissance des intérêts, il fait servir ceux de nos voisins aux nôtres ; son éloquence le rend maître des cœurs qu'il sait amener imperceptiblement à ses fins. Il fait avorter les Traités contraires, il en conclut d'avantageux, & préside à ces hyménées

qui scellent le bonheur & l'amitié de deux Nations.

Ces tableaux étoient capables d'exciter l'amour-propre ; mais c'est à la seule inclination que l'on se rapporte communément, quand il s'agit de travailler au bonheur de sa vie. Incertain encore de savoir à quel état je devois m'arrêter, doutant même si j'en devois prendre, je fus seulement sensible à l'intérêt que le Baron me montroit ; & plus touché que persuadé, je lui promis de m'abandonner à ses conseils. Ma déférence & les éloges que je lui donnai, m'attirerent de nouvelles caresses de sa part. Il est temps, me dit-il, que vous entriez dans le monde, je vous juge en état d'y paroître ; ce n'est pas à vous qu'il faut parler des dangers qu'on y rencontre, tant d'Ouvrages prétendent servir d'école à la jeunesse ; les exemples présens vous instruiront davantage que tous nos déclamateurs modernes. La plupart de ces Auteurs n'ont point vu

le monde dont ils parlent, parce qu'ils n'y sont pas propres ; sous l'enveloppe du pédantisme qui les défend, ils décochent des traits inutiles ; leurs portraits faux & ridicules, n'ayant point d'originaux, ne corrigent personne. Vous verrez par vous-même que le monde est sage & fou, amusant & ennuyeux, humain & méchant, & que, tout compensé, il est d'assez bon commerce ; qu'enfin dans cette matiere, comme dans quelques autres, il faut prendre le parti d'une tolérance raisonnable. Votre bon naturel vous garantira des fautes grossieres ; je laisse le reste à votre bonheur.

Nous voilà de retour à la ville de.... On pourroit décrire les mœurs de ses habitans par deux traits ; l'abondance y a consacré le luxe, & les femmes y sont charmantes ; c'est un de ces endroits fortunés de la terre que l'Amour a regardé de tout temps avec complaisance ; nulle part le sexe aimable n'a mieux mérité le nom de beau sexe ; il y a une espece de

ſucceſſion d'agrémens établie entre les meres & les filles. Les droits des unes & des autres s'exercent paiſiblement ſans ſe nuire : les premieres ſont complaiſantes, pour que les dernieres le ſoient ; parmi ces meres adorables, Platon auroit trouvé plus d'une Arquéanaſſe digne d'arrêter les Graces & le Temps, & dont les rides n'auroient pas effrayé les Amours. Dans ce pays heureux, le ſeul myſtere aſſaiſonne des plaiſirs, dont on eſt ailleurs redevable aux fâcheux & à la contrainte ; les hommes y ſont doux & polis, parce qu'ils voient les femmes ; point de rivalité entr'eux, parce qu'ils ſavent ſe rendre juſtice. Sans ſe punir eux-mêmes d'une infidelle, ils ſe conſolent promptement par un autre choix ; ces regles rendent l'amour raiſonnable, & en l'affranchiſſant d'une conſtance qui n'eſt point dans la Nature, elles engagent les Amans à ſe conſerver leurs conquêtes par des ſoins continuels, qui ſont eux-mêmes le prix de l'amour.

Ce ne fut point à cette école que je

reçus les premieres leçons de ſenſibilité; ma défaite devoit être plus prompte; ſans ſortir de chez moi, à peine arrivé, je trouvai mon vainqueur. Sciences reſpectables, vous êtes bien loin de nous à la préſence d'un bel objet ; reconnoiſſez un pouvoir plus grand, & contentes de commander aux eſprits, laiſſez l'empire du cœur à ſes ſouverains légitimes. Le ſoir de mon retour, un livre nouveau m'avoit fait preſſer le moment de me retirer ; j'avois renvoyé mes domeſtiques avec l'impatience d'un homme de mon âge, & qui va dévorer une lecture intéreſſante. Ma chambre étoit ſur le derriere de l'hôtel ; un petit bruit me fait tourner la tête, j'apperçois dans un des appartemens d'un hôtel voiſin une beauté charmante, & qui ſembloit âgée au plus de ſeize ans : elle entra en chantant & folâtrant. Une femme de-chambre portoit devant elle deux bougies, j'éteignis les miennes, & j'ouvris doucement ma fenêtre. Quelque choſe de plus fort que la curioſité me faiſoit

ſouhaiter de diſcerner exactement tout ce que je voyois. Ah ! je n'en vis que trop ! Qu'on ſe figure un jeune homme aſſailli de deſirs qu'il ne connoît pas, qu'il veut démêler, & qui ſe confondent ; qu'on le mette à ma place, & qu'il eſſuie le charmant ſupplice de voir déshabiller en détail le plus beau corps qui ait été jamais. On ôte la robe, la fineſſe de la taille en devient mieux marquée ; le mouchoir, ce gardien auſſi jaloux que le Dragon des Heſpérides, ne cache plus les pommes du Jardin de l'Amour : à meſure que l'on délace le corſet, les graces s'échapent, elles ne ſont plus couvertes que d'un voile léger : cette chauſſure galante laiſſe bientôt voir une jambe faite au tour, & d'une blancheur à éblouir. Qui ne ſe ſeroit pas alors trouvé heureux d'embraſſer ſes genoux, & de lui jurer une flâme auſſi réelle que le prix des objets ? Mes yeux faiſoient mille larcins, & me donnoient l'idée confuſe de mille autres ; ma ſéduction & mon délire étoient au comble.

Cependant elle se met au lit ; mon bonheur voulut qu'il fît une extrême chaleur, les fenêtres resterent ouvertes, les rideaux ne furent point tirés, & la femme-de-chambre sortit, après avoir approché du lit une table avec les lumieres. Ma jeune Déesse prit sous son chevet une brochure, & l'ouvrit. Il me fût aisé de juger que cette lecture l'attachoit : que ne voient pas les yeux d'un Amant? car sans doute je l'étois devenu. Je crus appercevoir une expression de langueur, répandue dans toute sa personne. Quelques momens après sa tête se penche, le livre lui échappe, elle étend ses beaux bras, sa respiration devient précipitée, son sein timide & naissant s'éleve & s'abaisse, & ses yeux fermés me font craindre qu'elle n'ait perdu l'usage des sens ; j'en suis touché au point que j'éprouve les mêmes périls ; un trouble inconnu s'empare de moi, un feu subtil se répand dans tout mon corps, mon ame captive veut s'exhaler, & ne pouvant trouver d'issue, elle étend avec

violence les liens de ſa priſon, j'en cherche la cauſe, je tourne encore les yeux vers le lit fatal à mon repos, je ne vois plus, je n'en puis plus, je tombe ſur un fauteuil, dans des raviſſemens inexprimables.

Le ſentiment, que ſon excès m'avoit fait perdre, revient par degrés, je ſavoure le plaiſir, & il s'évanouit; le charme ſe diſſipe, le calme renaît, il ne me reſte que le ſouvenir d'une émotion qui étoit ſi puiſſante il n'y a qu'un inſtant; que n'aurois-je pas donné pour la perpétuer! Mes yeux retournent à la ſource de cette divine émotion, ils retrouvent l'adorable Nymphe, & dévorent de nouveau les appas qui leur ſont offerts: comment en décrire d'autres, dont je n'avois pas même oſé déſirer la vûe? mon pinceau refuſe de les deſſiner; ils ſont de la nature des myſteres des anciens, objets de vénération qui ne vouloient pas être expoſés à des yeux vulgaires. Je ſuis forcé de me ſervir

d'emblêmes, & de faire entrevoir des beautés que je ne puis dévoiler.

Description de l'Isle d'Amour.

Vers ces beaux lieux, ou l'Aurore naissante
Aux Mortels annonce le jour,
Il est une Isle florissante
Que l'on nomme l'Isle d'Amour.

Au fond d'un Bois, en perspective à l'ombre
S'éleve un Temple somptueux;
On y voit accourir sans nombre
Les Amans, les Voluptueux.

Là sont offerts les tendres sacrifices
De mille & mille cœurs contens;
Vénus, en ce lieu de délices
Les Plaisirs comptent vos instans.

Heureux, Déesse, heureux celui qui touche
De plus près vos brillans Autels!
Un sourire de votre bouche
Eleve au rang des Immortels.

Ce Temple aimé, séjour de préférence,
Renferme vos plus chers trésors,
Et votre faveur les dispense
Aux vœux ardens, aux doux efforts.



Mon aimable Inconnue, qui avoit fait la découverte de ce Temple, s'appliquoit à en trouver l'accès : elle s'enfonça dans les avenues, sa piété alloit jusqu'à une espece de fureur, & je crus qu'elle feroit un défi sanglant aux gardes qui en défendoient l'entrée ; les obstacles augmenterent, une main divine la repoussa. Elle ignoroit qu'il étoit réservé à un seul Amant de lui ouvrir les portes du Temple, & d'y présenter les offrandes de tous les deux. L'ombre du bonheur vint alors la consoler de ses vaines tentatives, & lui remit dans les mains la brochure qu'elle avoit abandonnée : elle y puisa de nouveaux sujets de rêverie, de trouble & d'illusion. Par un effet de cette correspondance intime de sentimens qui m'unissoit à elle, je

la suivis dans toutes ses erreurs, je les partageai, je m'y plongeai avec joie; j'eus l'avant-goût des plaisirs véritables. Prête ensuite à céder au sommeil, elle éteignit ses lumieres, & tout le spectacle qui m'avoit enchanté disparut; mais les traces en resterent empreintes dans mon imagination, & l'agiterent au point que je ne pus prendre aucun repos, symptôme assuré de passion. Je fus le reste de la nuit occupé des projets de faire réussir mon amour, rempli de desirs & de craintes; que devenois-je si son cœur étoit prévenu? Quelle félicité si je la rendois sensible!

Le matin je sonnai plutôt qu'à l'ordinaire; Dubois, mon valet-de-chambre satisfit bien à propos ma curiosité: il m'apprit que l'Inconnue étoit fille de la Comtesse de Mongol, veuve d'un Officier de marque, & qu'elles occupoient depuis un mois l'hôtel voisin : je lui dis de tâcher de prendre langue avec sa femme-de-chambre. Dubois avoit été à plusieurs jeunes gens de la Cour; il

m'exagéroit la néceſſité de ſe rendre ſingulier le ſuccès du ton déciſif, & les victoires attachées aux airs avantageux: il voulut ce jour-là préſider à ma parure, & rendre ma philoſophie plus galante qu'à l'ordinaire. En ſortant des mains de Dubois, je me rendis à la chambre du Baron : dans la converſation, je lui rappellai ſes promeſſes de me produire dans les compagnies ; & ſans trop lui marquer d'empreſſement, je lui parlai de la Comteſſe de Mongol : nous arrêtâmes que nous commencerions par elle.

La plus grande vîteſſe eſt lente auprès du deſir ; qu'un ſeul matin me parut long ! Je ne pouvois plus vivre loin de ce que j'aimois. Enfin le moment fortuné arriva ; & par un ſentiment dont les ſeuls Amans peuvent comprendre la biſarrerie, je commençai à craindre ce moment autant que je l'avois deſiré : les incertitudes ſur le ſort de mon amour ſe renouvellerent ; & ce ne fut qu'avec le plus grand trouble, que j'entrai dans

l'appartement de Madame de Mongol. Nous la trouvâmes avec sa charmante fille ; je me tirai, sans doute, fort mal des premiers complimens ; je sortis de l'espece d'éblouissement où j'étois, pour considérer Mademoiselle de Mongol. Qu'elle étoit belle ! Son ai noble & modeste m'enchantoit. Je lui adressai en tremblant qnelques paroles ; elle y répondit presque sur le même ton ; mais elle étoit accoutumée à penser finement, & l'esprit lui étoit naturel : les graces naïves prenoient soin d'orner ses discours ; le son de sa voix alloit au cœur, & l'effet qu'elle fit sur moi, augmenta tellement mon ardeur, que je m'imaginois ne l'avoir point encore aimée. Je m'apperçus enfin que Madame de Mongol m'examinoit ; la derniere réflexion fut pour elle : je fus contraint de répondre à ses questions, & d'entrer en conversation réglée. C'étoit une femme de trente-cinq ans, & qui avoit assez d'agrémens pour soutenir l'éclat de sa fille. Elle me dit tout ce que les finesses

de l'uſage peuvent ſuggérer de plus flatteur, je crus même entrevoir chez elle des ſentimens que j'aurois ſouhaité trouver ailleurs, au prix de tout ce qui m'étoit le plus cher, & je ne lui remarquai que de la politeſſe pour le Baron, quelque attention qu'elle parût témoigner à ſes diſcours. Entre deux hommes d'un mérite bien inégal, les femmes décident toujours en faveur de la jeuneſſe & des agrémens, leur cœur juge pour elles avant qu'elles s'en apperçoivent. Voilà la cauſe des injuſtes préférences qu'on leur impute ; & c'eſt la même cauſe qui me fit préférer au Baron par Madame de Mongol. Mon oncle pourtant valoit mieux que moi, ſi l'on eût compté les agrémens réels : c'étoit un homme aimable, & je commençois à l'être. Heureuſement pour ſon repos, le Baron ne fut pas prévenu d'abord d'une inclination violente pour la Comteſſe. Il avoit dans ſa jeuneſſe beaucoup aimé ; les premieres ardeurs émouſſent, pour ainſi dire, notre ſenſibilité ; les goûts

impétueux appartiennent plus aux âges qu'aux personnes. Le Baron étoit dans cette situation, où l'on est presque maître de soi, & où l'on ne craint plus les surprises du cœur; état heureux, qui nous permet d'écouter la raison dans le silence des passions. Ce ne fut donc que par degrés que son attachement pour Madame de Mongol se forma : s'accoutumant à la voir, il prit l'habitude de l'aimer. Mademoiselle de Mongol & moi fîmes en moins de temps bien plus de chemin. L'envie de plaire me fit employer auprès d'elle tout ce que j'avois de talens agréables ; moins agité, j'aurois pu remarquer l'impression que faisoient mes soins sur elle, la gaieté qui l'animoit quand nous nous revoyions, l'attention qu'elle donnoit aux moindres paroles que je lui disois, les aimables rêveries où quelquefois elle tomboit, le chagrin qui paroissoit malgré elle, quand nous nous séparions ; j'aurois pu voir qu'un cœur sans art me parloit dans tant de circonstances : il ne manquoit

que le nom d'amour à ce que nous éprouvions tous deux. Peu de jours s'étoient écoulés depuis notre premiere entrevue, la vivacité de ce que je sentois, me dicta une lettre des plus passionnées : je choisis un moment pour la glisser dans les mains d'Eléonore. Le lendemain je la trouvai plus sérieuse avec moi ; & quand nous pûmes nous parler, elle affecta de ne me dire que des choses indifférentes ; jamais ses yeux n'avoient été si brillans, & elle ne les tournoit plus que rarement sur moi : j'ignorois comment je devois interpréter sa contrainte. La Comtesse & le Baron se mirent à jouer ; ce fut une occasion dont Mademoiselle de Mongol profita. Je ne sai, me dit-elle, comment j'ai reçu la lettre d'hier ; mais puisque je l'ai pu recevoir, je dois vous la rendre. En me disant ce peu de paroles, elle mit dans mes mains un papier, & fut se placer auprès de la Comtesse, sans qu'il me fût possible de la rejoindre. Mon embarras étoit grand ; je flottois entre

entre le chagrin & le doute, j'avois peine à me persuader ce qui m'arrivoit, & qu'elle m'eût rendu ma lettre : je sortis pour m'en assurer ; & quand je me vis sans témoins, j'ouvris avec précipitation ce papier. Que devins-je ! c'étoit une réponse de l'objet de mon amour dans ces termes.

» Votre lettre m'a jettée dans un trou-
» ble que je ne puis dire ; en la lisant,
» des mouvemens nouveaux pour moi,
» une espece de surprise s'emparoit de
» mon cœur, je n'ai jamais rien lu de
» pareil. De l'amour ! Il y a du bonheur
» à aimer, je l'ai toujours pensé, quoi-
» que je n'en eusse qu'une idée impar-
» faite, & vous m'en parlez avec une
» vivacité qui me le persuade ; mais cette
» vivacité m'étonne : il vous est donc
» permis de dire librement ce que vous
» sentez ? Comment l'accorder avec les
» bienséances & la réserve dont on m'a
» si souvent parlé ? Je ne dois seulement
» pas vous dire que vous m'avez plu la
» premiere fois que je vous vis, & vous

» m'en dites mille fois davantage. Sans » doute il faut se contraindre, quoique » je ne comprenne pas comment ce qui » fait plaisir d'un côté, puisse de l'autre » devenir une faute. Il me semble que, » dans l'entrevue que vous me deman- » dez, vous sauriez me tranquilliser, » vous m'expliqueriez la cause de l'é- » motion que vous me montrez, & que » j'ai peut-être partagée ; je vous croi- » rois : mais je ne songe pas que cette » entrevue seroit une faute encore plus » grande ».

ELÉONORE.

Je n'ai point d'expressions pour peindre ma joie à cette lecture. Ma chere Eléonore s'en apperçut quand je rentrai dans l'appartement ; mais je ne pus lui parler. Le jeu étoit fini ; & le Baron fit une autre partie avec Mademoiselle de Mongol, de sorte que la Comtesse & moi nous restâmes à nous-mêmes. J'ai oublié de dire que cette Dame n'avoit pas guéri à me voir, de son incli-

nation pour moi ; c'étoit nouvelle agacerie de ſa part tous les jours, & nouvelle raiſon de me montrer réſervé : ce jour-là fut encore plus malheureux pour elle. La ſatisfaction nous fait faire des choſes extraordinaires, & auxquelles nous n'aurions jamais penſé. Me trouvant à ſes côtés, & engagé à l'entretetenir, je ne ſai ce qui m'excita à lui dire de ces bagatelles amuſantes, qui conſiſtent dans un pur badinage de l'eſprit, & qui ſans être des douceurs, leur reſſemblent. Il eſt vrai que tout autre que moi auroit pu avec la même indifférence, lui tenir le même langage ; c'eſt un tribut que l'on paie ſans conſéquence aux jolies femmes, & qui ne les oblige pas plus à nous croire épris, que nous à les aimer. Mais on ſe ſouvient peu des uſages quand les paſſions parlent ; les moindres apparences ſe tournent en réalités. Madame de Mongol vouloit que je l'aimaſſe, & elle prit mes louanges ſur ſa beauté, pour une déclaration ; rien de ſi tendre que la

façon dont elle me répondit : je me reprochai vivement dans la suite d'y avoir donné lieu, & de voir mes fleurettes trop bien payées. Le trouble m'empêcha de répliquer ; la Comtesse le prit pour une suite de mon amour ; & nous allions nous trouver dans le plus grand embarras du monde, quand un coup à juger entre Eléonore & le Baron, vint me tirer d'affaire. Je me tins spectateur le reste de la partie ; & quand nous sortîmes, je laissai la mere & la fille persuadées toutes deux que je les aimois.

Je rentrai chez moi dans l'agitation que l'on peut se figurer : comment faire ? me dis-je alors, dois-je flatter l'erreur de la Comtesse, ou l'en tirer cruellement ? malheureux que je suis ! mon imprudence m'a perdu. Si je lui déclare sans détour que je suis insensible à ses bontés, & que je ne puis y répondre, il n'y a plus d'Eléonore pour moi ; l'amour méprisé se change en haîne, n'espérons pas d'obtenir un bonheur dont sa jalousie devra me priver ! Pour-

rois-je m'avilir par un partage honteux de mon cœur ? . . . . la ſeule idée m'en fait frémir ; je ſai que dans des ſiecles où les mœurs & la pudeur étoient proſcrites, on a vu des hommes aimer à la fois pluſieurs objets liés par le ſang. Mais l'horreur que de pareils monſtres ont inſpirée, m'eſt-elle néceſſaire pour me détourner d'actions ſi infâmes ? la nature n'eſt pas plus forte que mon amour ; cet amour pur ſouffriroit-il ſeulement que je m'abaiſſaſſe à une indigne feinte ?

Bien des réflexions m'amenerent à penſer qu'il n'y avoit d'autre remede à mon malheur qu'un tête-à-tête avec Eléonore. Ce tête-à-tête que je deſirois ſi ardemment, devint à mes yeux une reſſource : c'eſt ainſi que nous prenons ſouvent notre cœur pour la raiſon. Dubois m'avoit gagné Juſtine, femme-de-chambre d'Eléonore. Cette fille remit à ſa maîtreſſe une lettre où j'inſiſtois ſur la néceſſité de nous voir, & où je lui marquois que le bonheur de

ma vie en dépendoit, par les détails dont elle seroit informée. Justine me servit bien, & leva tous les scrupules; la seule difficulté qui restoit sur les moyens de procurer ce tête-à-tête, fut bientôt écartée. Je ne sortis point ce jour-là, ayant prétexté une indisposition. Justine & Dubois furent nos Couriers, je reçus cette lettre d'Eleonore.

« Me laisserez-vous long-tems ignorer ce qui m'a empêché de vous voir aujourd'hui? il y a moins de curiosité que d'intérêt dans mon inquiétude. Vous me mandez que le bonheur de votre vie dépend de ma présence, & vous me fuyez, tandis qu'il ne tient qu'à vous de passer tant de momens auprès de moi. Si dans le cercle il n'est pas permis de dire tout ce qu'on voudroit, du moins on est ensemble, on se voit, on lit dans les yeux ce que la bouche n'exprimeroit que foiblement. Ah! que vous entendez mal votre bonheur! Je ne consens à l'entrevue de ce soir, que pour vous faire

» les reproches que mérite votre ab-
» sence. »

A minuit je me rendis à une porte du jardin de l'hôtel d'Eléonore: Justine m'y attendoit; elle me conduisit dans l'obscurité à l'appartement de sa maîtresse. J'entre & je la vois: mon premier mouvement fut de me jetter à ses pieds; elle me releva, & me fit asseoir à côté d'elle. Je lui dis que Madame de Mongol étoit sa rivale, elle en fut surprise; mais les vives assurances de ma passion ne la laisserent pas long-tems dans cet état. Voilà, lui dis-je, ce qui m'a résolu à me priver de vous voir; dois-je être la victime de ma constance? c'est l'amour qui fait mes peines, c'est à l'amour de m'en dédommager; qu'il promette de me payer, ajoutai-je, en lui donnant un baiser: ce baiser fut le plus délicieux de ma vie. Mais, me dit avec un sourire Eléonore, en me repoussant: il me semble que vous vous payez par vos mains: ce ne sont, lui dis-je, que des à compte sur une

dette considérable. L'enjoûment se mit de la partie pour quelques instans ; la tendresse reprit le dessus. Jamais Mademoiselle de Mongol ne m'avoit paru si touchante ; l'art ne plaît qu'autant qu'il se rapproche de la Nature. Son déshabillé laissoit voir une gorge à demi-nue, une robe ouverte n'empêchoit point d'admirer sa taille, ses cheveux étoient en désordre ; ce spectacle m'animoit, & faisoit couler dans mon cœur le feu des desirs ; la discrette Justine s'étoit retirée... Que je devins tendre & passionné ! la vérité des sentimens que j'éprouvois passoit dans mes discours : on n'a jamais le don de la parole à un plus haut degré, que lorsqu'à la place des paroles, on pourroit employer quelque chose de mieux. A mes louanges, à mes sermens de l'aimer toujours, je mêlois les plus vives caresses ; je la couvrois de mes baisers, son émotion augmentoit avec la mienne ; elle m'aimoit, j'en prenois l'aveu sur sa belle bouche. Je me rejettai à ses genoux, posture

favorable à l'amour, inventée pour prouver le respect, & qui sert à en manquer le plus souvent. Bientôt je me relevai; & la serrant dans mes bras, je tentai de nous rendre heureux. Quels obstacles j'eus à combattre! la Nature, de précieuses larmes, & ma propre douleur; Eléonore étoit sans vie. Aussi cruel qu'Atis, qui fit périr ce qu'il aimoit, mon délire me fit croire que je serois tendre en manquant de pitié, je mis le comble à mon crime. Eléonore reprend l'usage des sens, elle ouvre les yeux & les referme; ses plaintes & ses caresses, nos ames & nos corps se confondent.

Ses beaux yeux se rouvrent, la volupté s'y étoit fixée en nous quittant, le pur amour y régnoit; un reste de fierté se réveille dans son cœur, elle soupire, elle veut se dégager de mes bras, & rompre les nœuds qui nous unissent. Je fais des efforts pour me conserver ma conquête; elle cede, &

partage avec moi le plaiſir de mon nouveau triomphe.

Mes ſuccès réitérés parloient en ma faveur ; Eléonore ne faiſoit plus de réſiſtance que ſa foibleſſe ne la trahît : enfin, convaincue de la réalité de mes feux, ne pouvant contraindre les ſiens ! elle me montra ſon ame entiere. Ciel, que de noms tendres me furent prodigués ! Avec quelle ardeur elle alloit au-devant de mes tranſports ! quels jeux & quels contentemens ! Que l'école du bonheur eſt douce & facile !

Il n'y a point de plaiſir plus grand que celui que deux cœurs ſavourent dans les même inſtant au même degré. Ce plaiſir eſt comme une voix harmonieuſe, qui, dans un lieu rempli d'échos, augmente à meſure qu'elle eſt répétée. Mais pourquoi épuiſer mes foibles crayons ſur cette matiere ? c'eſt au ſentiment ſeul de peindre le plaiſir.

Eléonore n'avoit plus de charmes qui ne m'appartinſſent ; les plus ſecretes beautés étoient la proie de mes yeux,

je reconnoiſſois, que dis-je? je poſſédois tout ce que ces mêmes yeux avoient dévoré le ſoir du ſpectacle nocturne; je réaliſois les idées que j'avois conçues alors, je contentois des deſirs paſſés & préſens; toutes mes facultés ſe réuniſſoient dans un ſeul point; je n'étois plus capable que de ſentir.

Cher Amant, me dit Eléonore, quelque délicieuſe que ſoit l'ivreſſe où tu me plonges, ſuſpens l'excès de ton ardeur, je ne puis y ſuffire, laiſſe-moi goûter ma félicité; c'eſt d'aujourd'hui que je commence à vivre, le voile qui obſcurciſſoit mes yeux eſt tombé. Voilà donc ces plaiſirs des ſens qu'on m'ordonnoit de craindre, & dont on fait de ſi fauſſes peintures! Serions-nous ſeuls à connoître ces charmans plaiſirs? ou comment ſe peut-il que les hommes ſoient contraires à eux-mêmes, au point de ſe les interdire?

Ma chere Eléonore, lui dis-je, la folie & la vanité ont bien des traits de reſſemblance, & ſouvent les mêmes

effets ; il y a des hommes assez fous pour se priver de la vie : il y en a eu d'assez vains, & d'assez fous à la fois, pour imaginer que les plaisirs, ces causes & ces liens de la vie, étoient des maux. Il leur a paru beau de séparer l'homme de l'homme, & de le réduire à la classe des êtres insensibles. Plus un systême est absurde, & plus il semble divin à des yeux fanatiques ; mais ce systême de destruction des plaisirs, est aussi insensé que le seroit le projet de vivre sans respirer l'air qui nous environne, ou qu'il le seroit de défendre à un corps sonore de résonner quand il reçoit des vibrations. L'auteur de notre être nous a donné des besoins à satisfaire, notre conservation en dépend, il a attaché des plaisirs à remplir nos besoins ; s'il trouvoit mauvais que nos cœurs se livrassent à ces plaisirs nécessaires, il voudroit en même-temps que nous fussions & que nous ne fussions pas ; il renverseroit les loix de notre existence, il condamneroit dans nos désirs, des flammes

flammes qu'il a lui-même allumées. Aussi voyons-nous que les idées contraires, empruntées du stoïcisme, ont très-peu de cours. Nous avons toujours les mêmes organes & les mêmes passions; le monde n'a point changé; preuve certaine qu'il ne devoit pas changer. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que les défenseurs de ces chimeres morales, sont inutiles, & même à charge à la société; fourbes, avares, méchans, vindicatifs, mille fois plus imparfaits que ceux dont ils font des censures ameres; & pour comble d'imposture, en fait de plaisirs de tous les genres, & de rafinemens étudiés, ils démentent en secret leurs opinions fastueuses par une pratique constamment opposée.

La nuit finissoit; il ne falloit pas que l'aurore fût rien de nos voluptés; je les couronnai par l'adieu le plus tendre & le plus expressif; & je m'arrachai aux délices qui me retenoient, après être convenus que nous nous reverrions la nuit suivante. A peine rendu chez moi,

un ſommeil tranquille enchaîna mes ſens, ce ſommeil, récompenſe des travaux & reſſource des plaiſirs. Je me réveillai avec le ſouvenir & l'attente des biens dont l'amour m'avoit rendu poſſeſſeur. Ces idées m'occuperent tout le jour, & furent les compagnes agréables de ma ſolitude. Juſtine m'avoit remis la clef du Jardin; à l'inſtant marqué, je volai dans les bras de ce que j'aimois; nous ne nous étions point vus, nous avions ſongé l'un à l'autre tout un jour: c'étoit un fond inépuiſable de tendreſſe. Eléonore s'étoit couchée; elle s'élança à moitié du lit vers moi, nous nous ſerrâmes, nous reſtâmes muets; le cœur s'accommode de cette façon d'exprimer.

Il y gagne plus qu'on ne penſe;
Par un aimable changement,
Il trouve dans le ſentiment
Ce qu'il perd avec le ſilence.

Le ſeul langage des ſoupirs fut no-

tre interprete; nos ſens s'égarerent, nous nous livrâmes à leurs erreurs; nous tombâmes dans cette extaſe qui fait mourir, revivre, & mourir. Je brûlois de partager le lit d'Eléonore : elle y conſentit; je me déshabillai avec une vivacité extrême; je me précipitai aux côtés de ma chere maîtreſſe. On peint, on ſculpte les Grâces nues; mais ce n'eſt que de la toile ou de la pierre; il faut, pour connoître ce qu'elles étoient, poſſéder comme moi un beau corps ſans défauts & ſans voile, & que l'amour en ſoit l'ame. Nos raviſſemens recommencerent, & changerent pour nous, par une ſucceſſion rapide, les heures en momens. La continuité de ces épanchemens de nos cœurs ne doit pas étonner. On n'a feint l'amour immortel, que parce que les feux qu'une vraie tendreſſe anime, ſont une ſource intariſſable de plaiſirs, dans les commencemens d'une paſſion.

Quand nous eûmes diverſifié nos amuſemens en aſſez de manieres pour

que d'autres eussent cru, dans les mêmes circonstances les avoir épuisés; nous passâmes à ces charmans entretiens que l'esprit d'Eléonore me faisoit adorer, & où son ame se déployoit, sérieuse & enjouée, grande & naïve tour-à-tour. Apprens-moi, me dit-elle, pourquoi je t'ai cédé si promptement & sans honte; pourquoi ce fantôme de pudeur, en s'éloignant de moi, ne m'a point laissé de remords. La satisfaction que je goûte, est pure & sans mélange de trouble; ton bonheur & le mien sont devenus les Dieux & les loix de mon cœur; les sentimens qui s'opposoient à ce que je t'ai accordé, ne m'ont été de quelque prix, que parce qu'ils ont augmenté la douceur du sacrifice que mon amour t'en a fait. Divine Eléonore, lui répondis-je, vous faites sans y songer le plus digne éloge de nos plaisirs; leur pureté, l'impression qu'ils laissent, prouvent l'excellence de leur nature, on les reconnoît à leurs traces. C'est ainsi que

nous jugeons des causes, par les effets qu'elles produisent; d'une action généreuse & belle, par l'émotion intérieure & flatteuse qui lui succede. Nous n'avons pas d'autres regles ni de plus sûres pour nous conduire; regles inaltérables & séveres, qui proscrivent sans détour tout ce qui est contraire au bien; & qui sont en même-tems les loix & la peine de quiconque les blesse. Pour nous, qu'avons nous fait que d'accepter des biens que la nature nous conseille & nous donne? L'ordre civil qui ne s'accorde pas chez toutes les nations avec ces idées primitives, n'est autre chose que des conventions entre les hommes; ces conventions peuvent être changées, & ne durent qu'autant que les volontés qui en sont les fondemens. C'est à cet ordre civil, introduit par la force & l'intérêt, qu'il faut rapporter l'origine de tous les préjugés dont on charge notre enfance; l'ame encore simple en est imbue; insensiblement ils se tournent en sa propre subs-

tance ; de-là vient ce trouble passager, cette pudeur que vous avez craint, & qui n'étoit, comme vous l'avez dit, qu'un vain fantôme que rien ne suivoit. La véritable pudeur, celle qui doit être si précieuse aux hommes, est un mur entre la vertu & le crime.

Ma philosophie rouloit presque toujours sur des matieres qui avoient rapport au sentiment. Emporté par la chaleur avec laquelle je soutenois mes opinions, je me trouvai engagé à prouver par des exemples nouveaux la bonté de ma morale ; j'en mis dans le cœur d'Eléonore une conviction parfaite, je jouis du bonheur de lui voir adopter toutes mes idées, & de nous rencontrer justes dans les points les plus importans. Ainsi finit la seconde nuit. Rien ne manquoit à mon bonheur ; & je ne faisois des vœux que pour le voir assuré ; mais ce bonheur est d'une nature fragile, & l'on verra dans la suite quels incidens en vinrent troubler la possession.

SECONDE PARTIE.

EST-IL besoin de traverses pour goûter le repos, & ne pouvons-nous être heureux qu'aux dépens de notre bonheur ? Une fâcheuse expérience nous apprend qu'il faut s'éloigner de ce qui nous est le plus cher, pour qu'il nous le soit long-temps. Mais qui peut se soumettre à cet exil volontaire ? Un cœur, accoutumé aux sensations vives, craint de les voir finir ; il saisit tout ce qui a rapport à elles, & ses propres ardeurs le consomment.

A l'heure marquée, je m'étois rendu à l'appartement d'Eléonore : je l'entrevois dans l'obscurité, je vole dans ses bras ; & sans dire une parole, je me plonge en un fleuve de délices ; nous répétons de si charmans accords ; nos sens & nos desirs font un concert parfait. Enfin, je veux entretenir l'objet de ma flamme, ses réponses ne sont

que des soupirs ; je presse, je prie, de nouveaux soupirs sont l'effet de mes instances. Mon émotion redouble ; voulez-vous me désespérer, cruelle Eléonore, lui dis-je, tout hors de moi-même ; pourquoi vous obstiner à me cacher votre chagrin ? en serois-je la cause ? vous ne dites rien..... je n'en puis douter, je fais votre malheur ; je suis indigne de vivre, ajoutai-je, en me jettant à ses genoux avec précipitation. Ma chere Maîtresse, étonnée de tant de vivacité, craint que je n'en veuille à mes jours ; elle veut saisir mon épée, au lieu d'elle un objet moins cruel se trouve dans ses mains : la porte de l'appartement s'ouvre, Ciel ! Eléonore entre elle-même ! je l'apperçois à la lumiere d'une bougie, & nous restons tous trois pétrifiés.

On devinera peut-être que la fausse Eléonore n'étoit autre chose que Justine. Cette fille, par une présence d'esprit admirable, nous tira d'embarras. Venez, dit-elle, avec un grand éclat de

rire, venez, Mademoiſelle, m'aider à ſauver le Marquis de ſa propre fureur; il arrivoit, il m'a priſe pour vous, il m'a vivement preſſée, & il n'eût tenu qu'à moi de faire les plus belles choſes du monde; que vous êtes venue à propos! Il alloit ſe tuer dans ſon déſeſpoir, j'ai tenté de l'en empêcher. Mais que penſer, dit Eléonore, de l'état extraordinaire.... Eh! Mademoiſelle, répliqua Juſtine, voudriez-vous me reprocher une faute, quand j'ai voulu faire une bonne action? L'intention juſtifie tout, & je vous aſſure, ajouta-t-elle, en me regardant, que je ne me repens de rien; l'obſcurité eſt la cauſe de la double mépriſe que nous avons faite. Vous êtes une folle, dit Eléonore, & le Marquis eſt encore plus fou, je devrois m'offenſer: & vous ne le pouvez, dit en ſortant Juſtine.

Je me remettois de mon trouble, je faiſois à Eléonore de tendres plaintes du retardement qui avoit occaſionné mon erreur & ſa ſurpriſe. Il ne m'a pas

été possible de faire autrement, dit elle; le souper a été plus long que je n'avois cru ; & j'ai compté avec ennui tous les momens qui me séparoient de vous ; si j'avois feint une indisposition, Madame de Mongol seroit peut-être venue ici, & nous aurions été perdus. C'est ainsi que ma chere Eléonore s'excusoit de ce qui m'avoit rendu coupable. Je me reprochai à mon tour d'employer si mal de si précieux momens ; cette idée, à ce qu'il me sembloit, devoit réveiller toute ma sensibilité. Je parus empressé, vif, insatiable ; j'excitai dans mon cœur les transports ; l'imagination me fournit des ressources pour la premiere fois; j'eus des plaisirs bien inférieurs à ceux que j'avois jusqu'alors éprouvés ; les productions de l'art portent toujours un caractere de foiblesse. Je commençai, par une triste Philosophie, à distinguer les desirs qui naissent des besoins, d'avec les simples desirs : les premiers nous rendent infailliblement heureux;

les derniers nous empêchent de l'être. Ils proviennent du regret & du souvenir qui nous mettent sans cesse devant les yeux les biens dont nous avons été possesseurs ; l'esprit qui embrasse leurs chimeres, croit remplacer ce qu'il a perdu ; il se replie sur lui-même, & tous ses efforts ne parviennent jamais à nous donner cette satisfaction pleine & entiere, qui est l'ouvrage du cœur : cependant, par une inconséquence marquée, on ne se rend point aux épreuves ; on se trouve réduit à l'ombre de la volupté, à ces émotions passageres & momentanées, qui troublent plus qu'elles n'affectent ; à ces dédommagemens puériles, auxquels une personne raisonnable ne peut s'arrêter long-temps : le bonheur, qui est une matiere si sérieuse, devient un badinage frivole. Je me sauvai d'un pas aussi dangereux à la faveur de l'enjoûment & des bagatelles ; ne pouvant conserver une figure constante, je fus un Prothée pour l'amusement. Léger & superficiel, je ne

fis que voltiger, & prendre la fleur des ſujets, ſans qu'Eléonore pût m'amener aux raiſonnemens ſolides. C'eſt pourquoi je ne dirai rien des entretiens de cette nuit, dont la fin me débarraſſa d'un perſonnage aſſez difficile.

Le matin, j'étois encore au lit, quand je vis entrer dans ma chambre Juſtine, qui, ſous le prétexte de quelques livres de muſique, venoit me rendre viſite. Vous êtes étonné, me dit-elle, Monſieur, de ma démarche ; mais, puis-je être en repos depuis qu'un amour inſenſé me tourmente ? Je me ſuis efforcée inutilement de rappeller mon peu de raiſon, vous ne pourrez me rien dire que je n'aie eu le chagrin de penſer ; votre idée eſt la plus forte, je l'ai combattue par ce qui m'étoit le plus ſenſible, juſques-là que j'ai favoriſé votre goût pour Mademoiſelle de Mongol, & vous avez cru que vous en deviez le ſuccès aux ſoins de Dubois. La même folie m'a fait changer tout-d'un-coup d'objet, quand je me vis hier ſeule avec vous,

vous ; je crus pouvoir guérir & me dégager, par ce qui m'a plus attachée encore ! je suis la victime de ma passion, & sans doute de votre mépris. Que n'ai-je plus d'esprit, pour vous exprimer plus de tendresse ! peut-être réussirois-je à exciter du moins votre pitié, & à vous prouver que dans les conditions les plus viles, on trouve souvent des cœurs dignes de l'amour. En disant ces paroles, elle fondoit en larmes : peut on voir de pareilles situations sans attendrissement ? D'ailleurs Justine ne manquoit pas de beauté ; tout autre, comme moi, eût été ému ; je l'attirai sur mon lit, j'essuyai ses pleurs, je lui montrai tout l'effet qu elle pouvoit faire sur moi ; enfin elle auroit eu lieu d'être contente, si mes soins pour la consoler n'eussent été de nature à l'attacher davantage. Je sens, me dit-elle, que la pure générosité vous intéresse à mon chagrin : pourquoi ce chagrin a-t-il tant de pouvoir sur mon esprit ? je devrois y être accoutumée ; ma vie n'a

été qu'un tiſſu de malheurs. Ces dernieres paroles exciterent ma curioſité, & je la preſſai de me dire ſon hiſtoire, ce qu'elle fit à-peu-près en ces termes.

Mon pere étoit un riche Laboureur des environs de Strasbourg, qui m'avoit élevée conformément à mon état. On diſoit qu'entre les filles de notre village, je n'étois pas celle qui manquoit le plus d'agrémens & de vivacité. J'avois quinze ans, & un jeune homme de ma ſorte me recherchoit en mariage, quand le Prince Charles de Lorraine paſſa le Rhin; notre maiſon fut pillée par un parti; mon pere & tous nos gens furent maſſacrés : quelques ſoldats, me trouvant à leur gré, par malheur, me conſerverent; je fus leur proie, épargnez-moi le reſte. Pendant qu'ils dormoient, enſévelis dans le vin, je me ſauvai, & je quittai en pleurant ma pauvre patrie; j'avois quelqu'argent, ce fut une reſſource dans mon infortune. Je fus de bourg en bourg aſſez avant dans le pays, & quand je me crus en

sûreté, il me survint un autre embarras, je ne savois que devenir. J'avois entendu parler de Paris, comme d'une ville grande & riche ; je résolus d'y aller : peut-être, dis-je, la Providence, qui prend soin des malheureux, m'y prépare-t elle un sort que je n'attends pas. J'arrivai avec bien de la peine à Paris ; le bruit & les embarras qui y regnent toujours, cette foule d'habitans, si différens entr'eux, tout m'étonnoit ; j'étois perdue dans le tumulte. Après avoir long-temps marché dans des rues, qui me sembloient immenses, mes forces m'abandonnoient, & je regardois de tous côtés, comme une personne qui ne sait où donner de la tête. La Providence voulut que mon habit étranger attirât sur moi les yeux d'une Dame bien vêtue. Après m'avoir quelque temps considérée, sans doute qu'elle prit intérêt à ma figure, & en s'approchant de moi, que cherchez-vous, me dit-elle, ma belle enfant ? Vous me paroissez dans l'inquiétude, puis-je vous en tirer ? Hé

las ? Madame, lui répondis-je, en assez mauvais françois, je suis de bien loin d'ici, & je n'y connois personne, vous êtes la premiere à qui j'aie encore parlé ; ce qui m'a fait quitter mon pays est trop long pour vous le raconter, & me feroit trop de peine, ajoutai-je en pleurant. Eh bien ! me dit cette Dame, venez chez moi, je tâcherai de vous consoler, & nous demeurerons ensemble tant que vous le voudrez. Je serrai les mains de la Dame inconnue, & je la suivis. Nous entrâmes à deux pas de-là dans une maison dont les appartemens étoient des plus brillans ; je me voyois de tous côtés dans les glaces : quelle comparaison avec les meubles de nos maisons rustiques ! Je vis plusieurs autres dames parées extraordinairement, & quelques hommes avec elles ; on m'entoura, on se mit à m'examiner avec une attention qui me fit rougir. On me tournoit comme quelque chose de curieux qu'on n'a jamais vu. Les femmes dirent tout haut les défauts que j'avois ; les hom-

mes me trouverent jolie, & féliciterent ma protectrice de l'acquisition q u'elle avoit faite. Un d'eux voulut me caresser, & me dire quelques paroles ; mais la Dame qui m'avoit introduite, l'écarta & me fit sortir pour me conduire à une petite chambre éloignée, où elle me laissa, après m'avoir dit qu'elle me reverroit dans la journée, & que je ne manquerois de rien. Une vieille fille, quelques momens après, m'apporta à manger; je lui demandai où j'étois. Comment, dit-elle, vous ne savez pas que vous êtes chez Mademoiselle C............ Doyenne des Chœurs & Conseil de l'Opéra ! C'est ici un des meilleurs Bureaux de Paris ; votre fortune est faite, si notre Maîtresse vous prend en affection, comme il le paroît : elle m'a recommandé d'avoir de vous tous les soins possibles.

Cette fille me fit des questions; elle sembloit s'intéresser à moi, je lui racontai mon histoire sans déguisement. De tems en tems elle levoit les yeux

& les bras au Ciel, & me montroit autant d'étonnement que de pitié. Elle m'avoit cru toute neuve sur de certaines matieres. Ma chere fille, me dit-elle, bénissez le Ciel de vous avoir adressée à une aussi bonne maison; je vous rendrai ce que vous avez perdu, & je vous le rendrois tout autant de fois que vous le perdriez, sachant votre malheur, & vous aimant comme je fais. Avez-vous conté à Mademoiselle C... ce que vous venez de me dire? non, répondis-je, je ne l'ai vue que deux momens. Fort bien, reprit-elle, dites-lui tout, excepté l'histoire des soldats; que cela soit toujours caché; elle ne vous regarderoit plus, & changeroit absolument de vues sur votre compte. La charitable Duclos, (c'étoit son nom), me donna bien d'autres instructions, telles que vous pouvez imaginer: elle tira enfin de sa poche un spécifique qu'elle portoit, dit-elle, toujours, & elle me remit en même & pareil état qu'auparavant l'irruption du Prince

Charles en Alſace. A peine étoit-elle ſortie que ce jeune homme dont j'ai parlé, & qui avoit été ſéchement rebuté par la C... entra furtivement dans ma chambre, & vint ſe jetter à mes genoux. Cela me ſurprit : quelle offenſe m'avez-vous faite, lui dis-je, pour m'en demander pardon ? ma naïveté augmenta ſes tranſports ; il me baiſoit ardemment les mains, la bouche, & les yeux ; je ne pus m'empêcher de ſoupirer de plaiſir. Devenu plus entreprenant par mon trouble, il m'engagea à m'aſſeoir ſur une chaiſe longue, & détruiſit, non ſans peine, mais entiérement l'ouvrage du ſpécifique. Il alloit récidiver quand la Duclos rentra, & furieuſe de ce qu'elle voyoit, elle penſa lui arracher les yeux. Ils commencerent une diſpute où ils ſe rendirent juſtice l'un à l'autre : enfin il ſortit, avec promeſſe de revenir accompagné, pour faire un tapage convenable. Quand la Duclos n'eut plus l'objet ſur qui elle pût répandre ſa

bile, elle tourna ſon humeur contre moi, & me traita comme mon imprudence le méritoit. Depuis qu'elle étoit entrée, je ne ceſſois de pleurer; à la fin elle s'appaiſa, elle me rendit ſes bontés, le ſpécifique, & la faculté de perdre une troiſieme fois ce que j'avois ſi peu gardé. J'étois ſeule, & livrée à mes réflexions, quand Mademoiſelle C... vint me revoir; je lui détaillai avec ſimplicité les malheurs qui avoient affligé mon pays. Elle parut auſſi touchée que l'avoit été la Duclos, & me dit de compter ſur ſon amitié, pourvu que je fuſſe docile à ſes conſeils : par exemple, ajouta-t-elle, je vous préſenterai ce ſoir à un Prélat de la plus grande conſidération, un homme de bien, qui eſt en état de prendre ſoin de vous, & qui le fera; mais ce ne peut être qu'au prix de votre ſoumiſſion; il faut avoir les dernieres complaiſances pour un homme dont on attend tout; ainſi préparez-vous à ſouffrir ſans murmure ce qu'il exigera;

vous me remercîrez mille fois des conseils que je vous donne. Elle appella ensuite la Duclos; on m'apporta le plus beau linge, je fus parfumée & ajustée. Quand on eut mis mes charmes dans tout leur avantage, la C... me conduisit à un appartement que je n'avois point encore vu; nous y attendîmes quelque tems : enfin le Prélat arriva par une porte qui donnoit sur un escalier dérobé. C'étoit un grand homme, beau & bien fait, parlant bien, & se présentant de même, malgré son état, qui admet rarement les graces. J'ai su depuis qu'il avoit été Capitaine de Dragons; son air militaire perçoit au travers des bienséances auxquelles il avoit été forcé de s'accoutumer. Au reste, il étoit homme de Cour; sa richesse & son ambition l'y avoient conduit; & son esprit, qu'il avoit fait connoître, l'y soutenoit. Il devoit beaucoup aux femmes; amusant, enjoué, entreprenant, né pour l'intrigue, il faisoit servir ses plaisirs à ses

autres passions. Vous serez peut-être en peine de savoir d'où je l'ai, si bien connu, vous le verrez bientôt. Il dit mille choses fines & agréables à la C... mille autres encore plus flatteuses sur ma beauté. La C.... sortit pour ordonner le souper : l'adroit Prélat saisit l'occasion ; & sans perdre le tems en vains préludes, il mit en œuvre avec moi des talens peu communs. Je jouai à merveille la surprise, la crainte, les cris & les larmes ; nous naissons Comédiennes ; une seule répétition développe notre art, & nous fait imaginer tout ce qu'il faut pour faire illusion. De son côté le Prélat trouvoit à la piece un nœud plein de difficultés, qui rendoient la situation des plus intéressantes. Enfin de la terreur, je passai à l'attendrissement, & ce fut le signal du dénouement, qui nous satisfit à un point égal tous les deux : il y prit plaisir ; & sans sortir du théatre, nous jouâmes un autre morceau, qui tenoit plus du comique tendre que du pre-

mier. La C... qui s'annonçoit de loin en chantant, rentra ; elle lut dans les yeux de son convive un plein contentement, & fit servir aussi-tôt le souper : il fut des plus fins, sans doute ; mais je n'y connoissois rien encore, & je mangeois sans réflexion. Vous pensez bien que Justine Villageoise & Alsacienne, parla fort peu ; en revanche je laissai dire à mes yeux tout ce qu'ils voulurent : je souriois, ou je soupirois assez à propos pour enflâmer mon nouvel amant, que la C... entretint de reste. Avant de se lever de table, ils conclurent le traité suivant lequel j'appartenois au Prélat : il nous quitta, enchanté de sa bonne fortune. La C.... me mit dans une chambre voisine, qu'elle me dit être la mienne : je tombois des nues, je n'avois jamais eu de rêve pareil ; cette chambre étoit aussi belle que les appartemens qui m'avoient surprise en entrant. Je dormis dans un lit magnifique, & meilleur

encore. Le lendemain la C... me réveilla, en m'apportant un écrain de pierreries, dont elle m'enseigna l'usage; mon amant me les envoyoit. Je me levai, on prit sur moi la mesure d'un habit superbe, que je mis dès le soir même. J'eus des maîtres de musique, de danse, & tous ceux enfin qui sont nécessaires pour suppléer à l'éducation du Village, & pour enseigner les bagatelles agréables qui forment les femmes. Que vous dirai-je? dans six mois leurs leçons, & celles de l'habile C... la conversation de mon amant, ces soupers délicats, l'envie de plaire, qui nous est si naturelle, me rendirent telle que je croyois avoir changé d'être. Le prélat étoit tendre & constant; je répondois à ses sentimens, parce que je ne voyois que lui. La C... née pour prêcher la friponnerie en amour, & les infidélités, fut religieuse au point de ne faire aucune infraction au traité; chose qu'on ne verra

verra de long-tems!, & qui ne tire point à conséquence. L'Evêque jouit du privilége exclusif dans toute son étendue ; il s'attacha sérieusement à moi ; mais par une fatalité jointe à mon sort, il fut obligé de quitter Paris, pour aller résider. Il m'en fit part, & à la C.... on n'imagina qu'un seul expédient pour me conserver à sa tendresse, ce fut de me travestir en homme ; j'acceptai sans balancer : l'Evêque fit lui-même cette vêture, plus agréable pour lui qu'aucune autre cérémonie. Le jour fixé pour mon départ, après avoir remercié la C.... à qui je croyois avoir les plus grandes obligations, je dis adieu en cavalier à cette fille, chez laquelle j'avois si souvent changé d'état. Je suis brune, mon teint me servoit dans cette circonstance. Je passai dans le voyage, & en Province pour le valet-de-chambre de sa grandeur ; mais il fut plus le mien que je ne fus le sien. Ma chambre étoit à côté de la sienne, à cause des emplois que j'avois auprès de lui. Que

je lui faisois aimer la solitude ! il passoit avec moi bien des jours que l'on croyoit donnés aux affaires, & toutes les nuits que l'on croyoit qu'il passoit seul. Notre ardeur nous trompa, de quelques ménagemens que nous eussions fait usage, je m'apperçus que je portois un fruit de l'incontinence de l'Evêque. Sa douleur étoit au comble, à ce qu'il me parut : il me garda tant qu'il lui fut possible de le faire, sans donner des soupçons; & enfin il me fit partir en chaise de poste pour cette Ville, avec une adresse à une femme de confiance. Je descendis chez elle, & mis au monde le fils de l'Evêque, dont cette femme se chargea. J'étois disposée à retourner auprès de mon amant, quand j'appris qu'il étoit parti pour L.... en conséquence d'ordres supérieurs. Il n'y avoit pas d'apparence que je fusse l'y chercher ; & je compris, après bien des lettres inutiles, que ma fécondité malheureuse avoit été la source de son dégoût : ce sont

des fautes que ne pardonnent point les amans sacrés. Je me livrai à l'affliction; mais de quels maux est-elle le remede? la nécessité de songer à ma subsistance pour l'avenir, fit diversion à tous mes regrets. Cette femme chez qui je demeurois, par pitié pour moi, me fit présenter à Madame de Mongol, auprès de laquelle je suis depuis quelques années. Je jouissois d'un peu de tranquillité; quand votre vue a rallumé dans mon cœur les feux mal éteints du plaisir, ou plutôt vous m'avez fait connoître l'amour pour la premiere fois : & quel amour que celui que la raison prive d'espérance ! Ciel ! qui m'avez produite pour me persécuter, je dois donc toujours passer du malheur à l'infamie, de l'infamie au malheur !

Justine méritoit que je la plaignisse; je savois qu'il y a des passions qui nous emportent loin de nous, sans que la rapidité des sentimens qu'elles inspirent, nous permette de former un seul

raiſonnement : ce ſont des paſſions combinées avec des connoiſſances fortuites qui font les deſtins que Juſtine accuſoit. Les deſtins ſont des chimeres, l'avenir n'eſt rien, & ne peut être prévu par qui que ce ſoit. Pouvois-je d'ailleurs reprocher à Juſtine le goût qu'elle avoit pour moi ? il ſemble que tous les cœurs ſoient égaux en amour ; & de ceux que l'on poſſede ſans partage, il n'en eſt point qui ne ſoit précieux. Je ſuis touché, lui dis-je, autant qu'on peut l'être, de l'amour que vous me montrez ; vous ſavez que je ne puis le payer de retour, la certitude que vous en avez vous ôte l'eſpoir ; l'inconſtance de notre nature achevera de vous dégager, & vous rendra le repos du cœur. Si je ſavois, ajoutai-je en l'embraſſant, un autre remede à vos chagrins.... Non, me dit-elle, en me repouſſant foiblement, tout autre remede ne fait qu'aigrir mes maux ; vous m'apprenez inutilement le prix d'un bien qui ne peut être à moi. Quelle complaiſance !...

Dieux! pour la derniere fois... La douleur & le plaisir se combattoient mutuellement, & lui ôtoient la parole: revenue à elle-même, elle se dégagea de mes bras, & sortit.

Le Baron vint me voir quelques momens après; je ne sai, me dit-il, ce qui vous a fait suspendre vos visites chez Madame de Mongol; vous aviez paru la voir avec plaisir, elle y répondoit: vous dirai-je plus? depuis votre absence, l'inquiétude qu'elle a montrée sur ce qui pouvoit en être la véritable cause, son habitude de me parler de vous, & de ramener la conversation sur votre compte, son humeur enfin m'a appris qu'elle vous aimoit: les changemens dans l'humeur, sont des effets certains de l'amour. Mais vous, Marquis, ne vous en êtes-vous point apperçu le premier? votre conduite me l'a fait croire; je ne puis m'imaginer que vous ayez été indifférent aux douceurs de son commerce, & aux distinctions qu'elle vous a prodiguées. Peut-être par un senti-

ment généreux, vous faites-vous violence; vous cédez vos droits à un rival que vous aimez, vous avez démêlé ma passion pour la Comtesse. Monsieur, lui répondis-je, il est beau que vous le pensiez, & il m'est bien doux que vous en jugiez mon cœur capable; mais je ne vous ferai point un sacrifice imaginaire, ce seroit une espece de vol à vos sentimens; les principes des actions louables, sont ceux de la sincérité. Je vous avouerai donc que j'évite la Comtesse, parceque je vois ailleurs ce qui seul peut faire ma félicité: son aimable fille possede mon cœur & m'a donné le sien: les assurances que j'en ai, augmentent mon ardeur, loin de la rallentir; il me faudroit sa main pour me rendre le plus fortuné des hommes. J'ai étudié son caractere, son esprit, ses qualités; j'ai pour ainsi dire épié les premiers sentimens que la Nature a fait éclore chez elle, j'ai connu tout ce qu'elle vaut. La possession & les faveurs d'une beauté aussi touchante, ne sont pas, dans les

circonstances où je me trouve, ce qu'elle me fait desirer avec le plus d'empressement; jugez de l'empire qu'elle a sur moi: l'inclination de la Comtesse que j'ai trop remarquée, vient traverser toutes mes espérances. Que je suis heureux, dit le Baron, que nos intérêts se trouvent unis! les obstacles sont grands, mais ils ne sont pas insurmontables; vous avez fait prudemment de fuir dès les commencemens Madame de Mongol; & une occasion se présente, pour servir de prétexte à une absence plus longue. Le Duc D... sous les ordres duquel j'ai servi, m'écrit pour m'engager à l'aller voir à sa Terre; le Président P... & le Vicomte de L... qui s'y rendent aussi, devoient me venir prendre après le dîner; vous me remplacerez, pendant ce tems je chercherai les moyens d'arranger ici nos affaires communes.

J'acceptai le parti sans tarder, j'écrivis une lettre à Eléonore, pour l'informer de mon départ, & des raisons qui m'arrachoient à elle; je lui mandai que

c'étoit un mal néceſſaire, & l'unique voie de procurer notre union; qu'elle me plaignît, & qu'elle m'aimât toujours. Elle me fit cette réponſe ſur-le champ.

« Si je n'étois que raiſonnable, j'ap-
» prouverois tout ce que vous avez deſ-
» ſein de faire; mais je vous aime, &
» la ſéparation dont vous me parlez,
» doit me ſembler injuſte & cruelle. Le
» Baron a trop de prudence; il n'au-
» roit pas réſolu pour lui-même ce qu'il
» vous a conſeillé. Son propre intérêt,
» ſans qu'il le croie, l'empêche de voir
» quel coup ſenſible il me porte : je ne
» me plains que de lui, quoique je
» puſſe accuſer quelqu'un de plus cher.
» Vous me parûtes hier au ſoir moins
» tendre qu'à l'ordinaire, & aujourd'hui
» vous vous déterminez facilement à me
» quitter. Ah! Marquis, n'aurois-je pas
» quelque raiſon de vous croire inconſ-
» tant? mais non, j'éloigne de moi ces
» idées, je ne vous ferai point une pa-
» reille injuſtice; vous m'aimez: ne ſai-
» je pas quelle douleur font de ſimples

» soupçons? comment se résoudre à cau-
» ser la moindre peine à l'objet de son
» amour? je voudrois vous cacher jus-
» qu'à l'affliction où va me plonger votre
» absence, n'y songez que pour vous
» assurer de ma tendresse: puisque vous
» me quittez pour moi-même, je dois
» m'efforcer de vous consoler. »

J'éprouvai mille différens mouvemens à la lecture de cette lettre; je ne pouvois soutenir l'idée de ma chere Eléonore abandonnée à la douleur: je doutois encore si je devois aller chez le Duc, quand un Carosse s'arrêta à la porte de l'hôtel; le Président & le Vicomte en sortirent; & avant que je les visse, mon oncle les avoit déja prévenus que je tiendrois sa place. Ils me promirent des plaisirs sans nombre; & ne pouvant m'en défendre, je partis avec eux, après avoir recommandé au Baron les intérêts de mon amour.

Nous arrivâmes au château du Duc: cette belle maison est située au pied d'un côteau, des jardins enchantés l'ac-

compagnent; il. y a des terrasses en amphithéâtre, des eaux, des bois, un parc immense. Le Duc me reçut très-bien; j'y trouvai une compagnie nombreuse de l'un & de l'autre sexe : il me parut qu'il y régnoit une liberté aimable, & que tous les habitans de ce charmant endroit ne respiroient que la joie. Avant que je dise de quelle façon je passai mon tems, il ne sera pas inutile de dire ce que c'étoit que le Duc.

Ce Seigneur qui étoit sur le déclin de l'âge, avoit beaucoup d'esprit; esclave toute sa vie des plaisirs auxquels il avoit sacrifié de grands biens dans sa jeunesse; mais des successions considérables l'avoient toujours mis en état de satisfaire ses goûts. Affaissé sous le poids de son bonheur, il ne formoit plus de desirs; tout son esprit ne pouvoit réparer à cet égard les pertes qu'il avoit faites. L'art & le rafinement dans la science des voluptés, l'en avoient privé. A peu près comme nous voyons un homme habitué aux ragoûts recherchés, ne pouvoir plus

revenir aux mets naturels & salutaires. Il avoit dissipé le fond précieux de la santé & de la vigueur ; il se cherchoit & ne se trouvoit plus *. Cependant il n'épargnoit aucuns soins pour atteindre, ou pour imiter du moins l'état heureux où il s'étoit vu. Il attiroit chez lui, par les invitations les plus polies, & encore plus par des fêtes presque continuelles, les Dames & les Seigneurs des environs. Il y avoit dans le château trente ou quarante chambres propres à recevoir les étrangers. Le Duc qui entroit dans les plus simples détails, disposoit les chambres occupées par les hommes & par les femmes dans un ordre alternatif : ce mélange étoit le même partout ; les clefs des chambres étoient communes, les verroux étoient inconnus. Par une imagination dont on découvrira l'objet dans la suite, les lits

* *Moi-même je me cherche, & ne me trouve plus.*
Hippolite dans Phédre.

destinés aux Dames, avoient été faits plians & élastiques, mais à un certain point, de sorte qu'il falloit deux poids égaux, chacun à celui d'une personne ordinaire, pour mettre en action le ressort des lits. Sous chacun de ces lits, étoit placée une bascule; une des extrémités touchoit au-dessous du lit, & y étoit attachée à l'endroit du centre de gravité. L'autre bout répondoit entre le chevet & la muraille. A cette derniere extrémité des bascules, on avoit ajusté des fils d'archal, qui, au moyen d'autres petites bascules de renvoi, telles qu'on en use pour les sonneries des horloges, alloient remuer dans un appartement éloigné, des sonnettes correspondantes. Cet appartement séparé des autres, étoit celui du Duc; les sonnettes étoient placées à l'entour; chacune avoit son étiquette, & portoit le nom des dames qui occupoient alors les chambres. Les tons étoient distincts & en accord; dans le silence de la nuit, leur variété & leurs rencontres différens faisoient

un

un carillon si agréable, qu'on eût cru entendre des hymnes à l'Amour. Les sons étoient une vive représentation des mouvemens qui les occasionnoient. au commencement mesurés, ensuite rapides, peu après confondus, plus marqués enfin, se rallentissant & cessant par degrés. Le Duc arrêtoit à son gré l'effet de ces sonnettes: comme il étoit sujet aux insomnies, il avoit inventé ce jeu pour se récréer. Entre les bras d'un amour inutile, son imagination & cette harmonie qui signifioit tout ce qu'il vouloit, lui rendoient quelquefois des étincelles de sentiment.

Je donnai à ma chere Eléonore les premiers instans de mon séjour; notre sensibilité augmente, à mesure que nous nous éloignons de ce qui nous est cher: je lui écrivis une lettre que le tendre amour auroit avoué. Quand je me fus satisfait à cet égard, je rejoignis la compagnie du Château; & les plaisirs qui s'empressoient à remplir nos momens, en devinrent mille fois plus pi-

quans pour moi. Nous fîmes grande chere au souper; le Duc l'aimoit, & son luxe étoit bien entendu. Je m'apperçus dès le soir que chacun des convives s'étoit arrangé; il n'y avoit presque point de cœurs désassortis : le Duc présidoit encore à ces distributions, & marquoit à table les places suivant l'ordre des appartemens. Quant à moi, je me trouvai près de la Présidente D. B... c'étoit une femme d'une taille avantageuse; son corset renfermoit des appas formés & bien conservés. Elle avoit de ces grands yeux noirs qui entrent d'abord en conversation, qui disent, & qui font mille choses dans un instant. * Par une espece de libertinage d'esprit, je m'accoutumai à ces yeux, & bientôt une intelligence parfaite fut établie entre nous; de façon que je me trouvois comme en pays de connoissance. Nous étions au dé-

* *Patrantes oculos.* ——— Petron.

ſert, & les domeſtiques s'étoient retirés; je mis en avant avec elle de ces propos, enfans de la liberté, qui peignent le ſentiment d'une maniere confuſe, & dont les eſquiſſes doivent être animées par des coups pleins de vie & de force. Pour les employer il ne me manquoit que le lieu & l'occaſion : je tâchai de l'en convaincre; je lui fis toucher du doigt la vérité de ce que j'avançois; elle me trouva en état d'exécuter mes idées. Pour m'aſſurer ſi ſon goût s'y prêteroit entiérement, je pris une voie détournée, qui me conduiſit à une légere épreuve; elle ſentit mon adreſſe, & comme je perſiſtois, elle prit le parti de s'en amuſer; mais bientôt je lui parus dangereux : il lui ſurvint un tremblement dans les mains; ſon trouble augmenta, & la fit balancer ſur ſa chaiſe : je ſuivis le même mouvement, & en nous prêtant un ſecours mutuel, nous tombâmes tous deux à la renverſe.

Cet événement attira les yeux de

tous les convives, qui n'en avoient pas soupçonné la cause, chacun étant à peu-près occupé de la même façon que nous. On se remettoit de part & d'autre de son dérangement, & on s'empressoit en foule d'aller nous relever. Le Duc crioit : Eh ! Mesdames, ce n'est pas au Marquis qu'il faut courir, il se porte bien, j'en suis sûr, il est d'un fort tempérament ; c'est Madame la Présidente qui se trouve mal : Messieurs, je vous la recommande.

La Présidente, quand elle tomba, se trouvoit au fort de son évanouissement ; ses yeux après avoir roulé quelques instans, se fermerent : on n'en pouvoit tirer d'autres signes de vie que de soupirs & quelques mouvemens. Les Dames lui jettoient malicieusement de l'eau sur le visage ; elle reprit ses esprits : ah ! Marquis, dit-elle.

Je m'étois trouvé très-embarrassé ; Il n'y a pas de personnes qui serrent

plus étroitement que celles qui s'évanouissent. Enfin je m'étois soustrait ; la Présidente ayant lâché prise, ma serviette m'avoit aidé à cacher mon trouble, & je m'étois relevé en soutenant le voile qui couvroit ma disgrace. Cette situation donnoit à penser, quoiqu'elle ne fût pas absolument des plus développées : elle fournit au Duc matiere à de nouvelles plaisanteries, qui exciterent les ris, & rendirent la conversation générale, jusqu'au moment où on se leva. La main de la Présidente m'appartenoit à bien des titres ; je la conduisis à son appartement, qui étoit, suivant l'ordre, à côté du mien. Je m'étois imaginé que notre aventure lui donneroit un peu d'humeur, mais je m'étois trompé ; elle avoit pris la chose en femme du monde, & sa gaieté n'en fut point altérée. Madame, dis-je, le hasard & l'amour sont aveugles, tous deux m'ont fait commettre une faute ; me permettriez-vous de la réparer ? Il n'est rien, me répondit-elle, à quoi

je ne consentisse pour votre justification. Et il n'est rien, repris-je, que je desire plus violemment que de trouver grace auprès de vous. Nous convînmes que dans deux heures je me rendrois chez elle pour me justifier. Pendant les deux heures que je passai seul, je fus toujours, par une illusion de l'esprit assez rare, dans le même état que si je n'avois pas dû être seul : je me figurois être encore à côté de la Présidente, & dans la même position qui avoit occasionné notre chute, tant une imagination échauffée a de pouvoir.

Tout étoit dans un silence profond ; & un plus long délai auroit fait monter indubitablement mon impatience à l'excès, quand je passai chez la Présidente. Une petite lampe ne fournissoit qu'une foible lueur pour indiquer le lit où je trouvai cette Dame : elle m'admit auprès d'elle, & à toutes les justifications que je desirois : je fus le moins criminel & le plus heureux des hommes. D'abord j'avois voulu reprendre l'histoire

de notre chute, & je lui en expliquois la cauſe. Laiſſons, me dit-elle, un accident qui ne pouvoit nous intéreſſer que quelques inſtans, & dont j'ai ri la premiere; parlons un peu de votre eſprit, Marquis, je vous en ai trouvé un d'une juſteſſe & d'une ſolidité.... Dès le moment que je vous ai vu, j'ai deſiré de paſſer avec vous un quart d'heure, vous avez de ces figures intéreſſantes qui promettent beaucoup, & vous tenez davantage, ſi j'en crois mon diſcernement. L'eſprit que vous m'accordez, Madame, lui répondis-je, conſiſte chez moi dans une contention qui dure preſque toujours, & dont votre mérite ſeul pourroit me rendre capable; par tempérament je ſuis réfléchi, j'entens aſſez bien le ſentiment, & je réuſſis à l'inſpirer mieux que vous ne le ſavez encore. Oh! je n'en doute point, reprit-elle, on ne connoît pas ſon monde, à le voir en public, où l'on eſt ordinairement diſſipé, & c'eſt (ajouta-t-elle en ſe tournant de mon

côté tout-à-fait) c'eſt préciſément dans une confidence réciproque telle que l'on n'a rien de caché... Je l'éprouve, Madame, interrompis-je, & par une reconnoiſſance également douce & facile, je veux vous faire part de quelques-unes de mes productions ; trop heureux ſi elles ſont de votre goût. Par exemple, Madame, celle-ci ; c'eſt *le pouvoir de l'Amour*. L'amour eſt fils de la vue & du deſir, il s'inſinue adroitement dans un cœur, avec peine d'abord... quand il y eſt, il s'étend, il remplit le vuide qui eſt par tout ſans lui... on voudroit le chaſſer, mais en vain ; il eſt maître de la place, & les charmes qu'il emploie ſont ſi forts, qu'après l'avoir repouſſé, on l'attire ſans le vouloir... ces combats jettent le trouble dans l'ame, & par leurs ſecouſſes réitérées.... la rendent avide de plaiſir.... enfin l'ivreſſe ſuccede, un épanchement délicieux.... Sentez-vous cela, Madame ? la mémoire me manque....

Ah ! ... oui .... Marquis, que vous avez d'eſprit ! je ſens.... pourſuivez.... quel plaiſir !

Dans ces circonſtances, Madame, le cœur fait un effort & chaſſe l'amour ; mais ce Dieu en ſortant laiſſe des traces & des effets qui le font regretter : la voie eſt frayée .... la brêche reçoit le vainqueur ; il revient à la charge plus animé que jamais .... il remet tout ſous ſon obéiſſance .... le bonheur le précede, les plaiſirs dictent de nouveau ſes loix, & pouſſent des cris de joie dans la place .... une extaſe .... un délire .... Dieux !

C'eſt cela ! ah Marquis ! que vous peignez bien ! répétez .... j'y ſuis.

La matiere que je traitois étoit inépuiſable ; je ne pouvois tout dire, & la Préſidente, à qui mes réflexions en avoient fait naître de nouvelles, prit à ſon tour ma place. Qu'elle la remplit bien ! l'eſſor qu'elle donnoit à ſon éloquence, & la rapidité de ſon débit, marquoient parfaitement combien le

ſujet lui étoit cher. Elle vouloit me convaincre qu'en fait de ſentiment, l'habileté eſt le partage du ſexe ; & que dans cette carriere, nous ne pouvons tout au plus que le ſuivre. Je lui ſus bon gré des peines qu'elle ſe donna pour m'en perſuader ; je lui prêtai pendant ſes diſcours une attention qui lui donna tout le contentement imaginable ; & j'appris dans cette occaſion que quand deux perſonnes ont les mêmes principes & les mêmes opinions, il n'y a gueres moins de plaiſir à écouter qu'à parler.

Revenons à votre eſprit, Marquis, dit la Préſidente ; il me convient fort, & je le préfere à tous ceux qu'un peu d'uſage m'a fait connoître. Vous êtes vif & modéré quand il le faut ; il n'y a rien de ſi rare dans le monde que l'à-propos. J'ai vu des jeunes gens, qui par une trop grande précipitation font perdre la moitié de ce qu'ils diſent ; ce ſont de bonnes choſes pourtant, mais le moyen de goûter un

homme qui balbutie ? D'autres ont un ſtyle découſu, qui ne ſe conforme aux idées de perſonne : le charme de la converſation conſiſte à diſputer & à ſe réfuter également, & à tomber enfin d'accord de quelque choſe. J'en connois d'autres, (& le Préſident D. B.... eſt du nombre) qui ont l'eſprit d'une lenteur.... d'une ſécheresſe ! pour les animer & tirer d'eux quelque parole ; il faudroit, je crois, les traiter comme des enfans pareſſeux.

Je laiſſai la Préſidente très-ſatisfaite de mon eſprit, & je retournai vers le jour à mon appartement. Je dormois encore quand un valet-de-chambre vint me dire que le Duc vouloit me parler. Je m'habillai promptement, & me rendis chez lui. Comment donc, me dit-il, vous êtes un Héros ! la Préſidente doit ſe féliciter de votre ſéjour ici, quelle nuit pour elle ! Ces paroles me ſurprirent ; je ne ſavois qui pouvoit avoir appris au Duc l'em-

ploi que j'avois fait de la nuit. Cessez d'être étonné, reprit-il en riant, je sais une partie de ce qui se passe chez moi, en vertu d'un Talisman que fit un habile enchanteur en bâtissant ce Château. Le Duc me dit ensuite à quelle heure j'avois commencé d'entrer en conversation avec la Présidente, & de combien d'incidens notre entrevue avoit été mêlée. Ma surprise augmentoit; je retrouvois la vérité dans tout. Enfin le Duc, tirant les cordons d'un petit rideau qui régnoit au tour de sa chambre, je vis cette multitude de sonnettes dont j'ai parlé, avec les étiquettes. Le Duc m'expliqua leurs dispositions, le méchanisme des lits, & l'usage des clefs communes : outre la nécessité, dit-il, d'avoir fait les lits élastiques, pour l'effet que vous voyez qui en résulte, vous devez encore avoir senti la bonté qui provient de leur ressort. Monsieur, lui demandai-je, comment se fait-il que vous ne vous trompiez point ? un autre que moi pouvoit

pouvoit se trouver avec la Présidente. Votre réflexion est bonne, me répondit-il, mais la chute d'hier au soir suffisoit pour me faire rencontrer juste : d'ailleurs l'air de liberté dont on jouit chez moi, & un peu de discernement, m'aident beaucoup à découvrir les intrigues. Si je manquois de ces secours, il me seroit aisé d'y suppléer, en faisant ajuster de nouvelles bascules aux portes des chambres, je saurois à point nommé que Monsieur...... est entré chez Madame .... mais je n'ai pas besoin de perfectionner l'invention. Pour prix des plaisirs que l'on goûte, je n'exige qu'un peu de bonne foi, & la complaisance de me faire l'histoire de la nuit. Marquis, détaillez-moi, je vous prie, comment tout s'est passé.

Quand j'aurois voulu m'en défendre, le Duc n'en étoit pas moins dans ma confidence, malgré moi ; je ne crus pas devoir lui refuser la satisfaction

qu'il me demandoit. Je lui fis donc un récit véritable, & je n'omis aucun des détails, parce qu'il m'en parut extrêmement jaloux; ma façon de narrer lui plaisoit, il ne me fit grace de presque pas une circonstance. Quand j'eus fini : pour reconnoître, dit-il, votre sincérité, je veux que vous changiez ce soir d'appartement; j'ai invité la femme de mon Bailli, elle doit coucher au Château ce soir, vous serez voisins, & je crois que le Bailli ne s'en trouvera pas si bien que sa femme. Le Duc me dit ensuite que quand il invitoit des Dames, il n'invitoit pas les maris, que si pourtant ils accompagnoient leurs femmes, il les logeoit séparément, ce qui s'accordoit avec l'usage, & qu'il se gardoit bien d'apprendre aux maris le mystere des sonnettes; que ceux qui l'avoient su avant l'Hymen, n'en venoient pas moins le voir, mais sans leurs femmes. Qu'enfin par la discrétion des hommes, ce secret

n'avoit point jusqu'alors été divulgué.

Sans doute on dira que je mets le caducée dans les mains du Duc ; mais sans avoir recours aux exemples qui pourroient le justifier, n'est-il pas constant que c'est la nature de l'intérêt qui fait la honte ? Le Duc n'avoit d'autre intérêt que d'établir un commerce de plaisir, entre lui & ceux qui venoient le visiter.

La femme du Bailli arriva le matin même : c'étoit une beauté touchante, d'une blancheur parfaite ; des yeux bleus & languissans, tels qu'on en donne à la volupté ; des levres d'un vif incarnat, voilà ce qui me charma chez elle. Elle n'avoit que six mois d'Hymen, de sorte qu'à tous égards elle méritoit des soins. L'état de son mari, & peut-être ses agrémens empêcherent les Dames de lui faire beaucoup d'accueil. Ce fut une occasion pour moi de me distinguer par mon empressement à l'amuser : j'eus des rivaux dans ce projet ; mais je réussis mieux à me

faire écouter. La bonne humeur & un ton de gaieté naturelle ne peuvent manquer de plaire : les amours sont des enfans qui aiment toujours à rire. Peu-à-peu j'engageai la Baillive à parler ; je connus la portée de son génie, j'y proportionnai mes louanges & mon entretien. Quoiqu'elle n'eût pas assez d'usage & de pénétration pour s'appercevoir de mon dessein, elle répondit à mes vues ; le cœur & l'inclination firent les frais de tout, & furent de moitié avec moi, pour m'aider à la séduire. J'étois placé à table à côté d'elle, par un nouvel arrangement ; je ne cessai de fixer son attention. Elle montroit du goût pour mes plaisanteries, elle prétoit une oreille avide à mes contes, & ne détournoit pas la tête à l'encens que j'y mêlois avec adresse. Le Duc nous examinoit & sourioit. La Présidente me minaudoit de loin. Au dessert je rendis mon rôle plus intéressant ; la joie du repas qui s'anime alors, & le Champagne pétil-

lant apprivoisent les cœurs les plus farouches ; c'est l'instant privilégié pour les tendres aveux, & où l'on jette les fondemens des bonnes fortunes. J'en profitai, j'exagerai mon ardeur ; la Baillive se livroit à la douceur de penser que je l'aimois, je voulus m'insinuer d'une façon plus particuliere, & prendre une espece de possession des biens que je desirois ; j'étois dans la route, quand on voulut m'arrêter. Songez, Madame, lui dis-je, que vos refus sont injustes, & que le moindre mouvement fera soupçonner, ce que vous voulez empêcher. La raison, ou plutôt l'innocence me cédoit le terrain pas à pas, & mes affaires prenoient le meilleur tour du monde, quand la compagnie se leva, à l'exemple du Duc. Cette petite disgrace me mortifia extrêmement : j'ai su depuis que la Baillive n'en avoit pas été moins touchée.

La journée étoit belle, on se dispersa dans les jardins : la Baillive que les fumées du Champagne avoient un

peu troublée, s'appuyoit ſur moi ; parvenus inſenſiblement à un labyrinthe, nous nous y enfonçâmes. La Baillive ſe plaignoit d'un mal de tête violent ; je la fis aſſeoir ſur un banc de gazon, pour y prendre du repos. Sa tête étoit appuyée ſur une palliſſade de tilleuls ; je me mis à ſes côtés, elle ferma bientôt les yeux. Je la conſidérai quelque tems, ſes couleurs animées m'enchantoient ; quand je la crus endormie, j'appliquai mes levres ſur les ſiennes, je gliſſai même entre elles une organe adroit & flexible : d'autres charmes enlevoient mon ame aux premiers. Un ſein d'un contour admirable, & qui ſembloit en ſoupirant appeller tout Cithere à ſon ſecours, eut l'hommage de mes baiſers ſans nombre. Ce badinage m'enflâmoit ; je portai plus loin mes vues, j'écartai les obſtacles qui s'oppoſoient à mon entrepriſe ; je voyois l'aurore du bonheur ; & il alloit luire pour moi, quand j'entendis du bruit derriere la paliſſade. Ah ! Marquis,

ſe peut-il que vous faſſiez un pareil uſage de votre eſprit ! C'étoit la Préſidente qu'une maligne curioſité avoit conduite ſur nos pas. Je remis promptement tout dans l'ordre ; la Baillive s'étoit réveillée, & nous nous éloignâmes ſans rien dire.

Mes friponneries méritoient bien ces déſagrémens : & j'en aurois pu convenir, ſi la violence de mes deſirs, ſi cruellement trompés, m'eût permis d'être tranquille. Je m'apperçus que les yeux de la Baillive ſe mouilloient de pleurs, ma peine en fut augmentée. Je ne ſais, me dit-elle, quel étoit votre deſſein, & quelle ſurpriſe vous me vouliez faire ; mais cette Dame vous a vu ; elle eſt méchante, & me rendra la fable du Château. Détrompez-vous, Madame, lui répondis je ; la Préſidente n'oſeroit me cauſer ce chagrin : j'ai en main de quoi me vanger ; & je ſaurois faire retomber ſur elle l'effet de ſa malice. Au reſte le moyen de déconcerter les mauvais plai-

ſans, c'eſt de payer d'aſſurance ; il eſt permis de ſe défendre contre eux & de tout nier avec mépris, tant qu'ils ne ſont pas en état de nous convaincre ; c'eſt moins trahir la vérité, que repouſſer une injure.

Je parvins de la ſorte à tranquilliſer ſon eſprit ; mais à notre retour au Château, quand elle vit notre ſurveillante, elle ne put s'empêcher de rougir. Je m'approchai de la Préſidente : Petit perfide ! me dit-elle. On ne peut pas, lui dis-je, être infidele, quand on n'a fait aucun ſerment de fidélité. Quoi ? dit-elle, ce ſerment n'eſt-il pas entendu, quand on s'eſt montré du goût l'un pour l'autre ? qu'on ſe l'eſt prouvé ; & quand d'ailleurs, ajouta-t-elle d'un air piqué, je puis dire avec confiance que de mon côté je ne me connois aucun prétexte... Vous ne pouvez, interrompis-je, Madame, être plus contente de vous que je le ſuis : j'ai ſenti le pouvoir de vos charmes ; mais le don de plaire ne fut ja-

mais le partage d'une seule : le plaisir qui nous a unis, m'attache à tous les objets aimables, & me défend de vous oublier. Oui, je vous le prouverai en toute occasion, & je vous rapporterai un cœur que vous voulez bien regretter ; vous avez trop de connoissance pour ignorer qu'on ne peut pas en user mieux, & vous ne me ferez point de tracasseries inutiles. La Présidente alloit répliquer ; je la quittai. Le Vicomte de L... l'entreprit, & je vis bientôt qu'il étoit désigné mon successeur.

J'avois rejoint la Baillive ; je lui proposai de jouer jusqu'au souper. Occupé l'un de l'autre plus que de tout le reste, nous reprîmes notre gaieté, la table l'augmenta ; mais sans perdre de vue mon principal objet, je mettois de la tendresse dans tout. La Baillive paroissoit charmée de moi, elle avaloit à longs traits le poison de mes discours : je hazardai de reprendre avec elle les droits qu'elle m'avoit accordés

au dîner ; les contre-tems que nous avions essuyés, lui laissoient de la défiance, elle voulut me résister. Quoi, Madame, lui dis je, refuser si peu de chose à tant d'amour ? restera-t-il sans récompense ? que lui accorderez-vous donc ?... Tout, dit-elle, en fixant sur moi des yeux qui nageoient dans le plaisir. Pendant ce combat, qui dura peu, j'étois parvenu au point fixe du sentiment : dans toute autre circonstance, & avec des moyens différens, je ne l'aurois pas si facilement trouvé : si je ne puis m'exprimer avec plus de clarté, c'est que le sentiment que je traitois étoit obscur. Le prix que j'avois obtenu, surpassoit de beaucoup mes idées ; mon étonnement en fut au comble, mon agitation redoubla, de sorte que, couvert d'un côté des marques de la victoire, & cédant secrétement moi-même, je fus vainqueur & vaincu.

La promptitude avec laquelle tout ceci s'étoit passé, auroit trompé les

yeux d'un Argus ; le ſentiment eſt un éclair, quand après avoir été contraint il s'échappe, la vivacité qu'il avoit acquiſe, ne lui fait rien perdre par une irruption ſubite ; deux gouttes d'eau ne peuvent éteindre un bûcher : c'eſt ce que nous reſſentîmes dans peu d'inſtans. Sur ces entrefaites le ſouper finit, & j'en conçus les plus grandes eſpérances ; mais le Duc, qui vit l'action avec laquelle je me levois, ſe plut à m'arrêter : il propoſa un Pharaon, & dit qu'il le donneroit avec moi ; on l'accepta. Nous ruinâmes les Pontes, nous leur tînmes jeu bien avant dans la nuit, & mon bonheur fut d'une conſtance à me faire maudire cent fois les jeux & leurs inventeurs.

Les Dames s'étoient retirées avant nous ; je n'avois pu rien arranger avec la Baillive, & je craignois de me tromper d'appartement ; un domeſtique me l'enſeigna, en me conduiſant à celui qui m'étoit nouvellement deſtiné. Je n'obſervai point un long délai, & dans

un état à faire le moindre bruit qu'il me seroit possible, je gagnai la porte desirée, que j'ouvris avec la clef commune dont je m'étois muni. J'entrai, & je refermai avec beaucoup de précaution.

Je prêtai l'oreille pour essayer si je n'entendrois point respirer, ce fut inutilement; je pris à gauche, après avoir fait quelques pas je trouvai un rideau, je l'écartai avec vivacité, & j'avançai la main; mais je ne rencontrai qu'une fenêtre. En continuant mes voyages, je trouvai ce que je ne cherchois point, des tables, une cheminée; je donnai du pied dans un fauteuil, je chancelai, & je tombai au milieu dans les cercles d'un panier. Ceci me fut de bonne augure, j'espérai de rencontrer enfin celle à qui le panier appartenoit : effectivement le lit étoit proche, je reconnus les environs du chevet; & de peur de plus mauvaise aventure, je me hâtai de me glisser aux côtés de la femme du Bailli. Elle dormoit;

dormoit ; la fraîcheur de mon voisinage la réveilla, elle ne se rappella point qu'elle fût au Château. Encore à moitié endormie ; Mon cher mari, me dit-elle, tu t'es bien fait attendre. Sa méprise me réjouit ; & sans la tirer d'erreur, je pris le parti de contrefaire le Bailli. Je m'établis en conséquence, & je donnai tous mes soins à le remplacer. Un ton de voix plus mâle sans doute que celui du Bailli, ne me permettoit pas de feindre long-tems, la Baillive en sentit la différence ; mais .... dit-elle, cela n'est pas possible, il y a de l'extraordinaire dans cela .... moitié chagrine, moitié surprise de la nouveauté du cas, elle tenta de déconcerter mon projet, alors quittant un masque inutile, & qui ne pouvoit m'être avantageux : Madame, lui dis-je, pouvez-vous méconnoître un homme qui vous adore, & qui défie en ardeur tous les maris du monde ? ce n'est point à l'Hymen de payer

l'amour. Je vais cesser, (ajoutai-je en continuant toujours) je vais cesser de poursuivre un bien qui fait tous mes vœux, si je ne le reçois de vous même. Quoi ? c'est vous ? me répondit-elle, comment vous trouvez-vous ici ? ah ! . . . que je me sais bon gré. . . .

Mon discours avoit fait sur elle l'impression que je pouvois desirer; nous étions au point d'être également attendris & satisfaits : il n'y avoit point de *reconnoissance* mieux conduite ni plus touchante. Mais quand les mouvemens pathétiques se furent rallentis, ma délicatesse me fit trouver mauvais que la Baillive eût cru se réveiller dans les bras d'un mari ; il me parut que ce titre pouvoit me rendre jaloux avec succès. Je lui fis sentir à ce sujet tous les traits de la dissemblance d'un époux & d'un favori. En est-il de ces époux, (ajoutai-je avec un nouveau transport) en est-il un qui vous aimât ainsi ?

Je persuadois à la Baillive que le droit étoit de mon côté ; elle ne négligea rien pour m'appaiser, elle fut au-devant de mes reproches, & me témoigna le plus vif repentir à différentes fois. Cependant, par opiniâtreté de sentiment, après des excuses, qui m'avoient fait tant de plaisir, & dont tout autre eût été fléchi, je tenois rigueur à la Baillive, je ne pouvois lui pardonner de m'avoir confondu avec son mari. Elle désespéra de parvenir à me désarmer. Je n'ai jamais vu tant de rancune, me dit-elle, & à quel propos ? Il me semble que ce mari à qui vous en voulez, auroit un peu plus de raison de se plaindre ; rien ne vous peut toucher, j'y renonce. Elle me dit ces paroles d'un ton de dépit, & me tourna le dos. J'avois été singulier, & je voulus l'être jusqu'au bout ; charmé de me trouver à lieu de prendre une route qui ne me fût point commune avec les maris, je saisis cette situation, je fus humble & soumis ; j'y gagnai beaucoup, & au-lieu qu'en ne voulant pas

pardonner, j'avois occasionné notre rupture, en obtenant mon pardon, je rendis notre union intime, & notre plaisir accompli.

Par une réflexion qui me survint alors, je portois envie à ces heureux insectes que la chaleur du Printemps fait éclore, qui ne déploient leurs aîles que pour se chercher mutuellement dans les airs, dont le sort enfin est de vivre & de mourir étroitement unis; symboles de raison & de sagesse, seuls exemples du vrai bonheur. Quand ils ont rencontré ce bonheur, qui est la fin principale de leur être, il leur est permis de le goûter, autant qu'ils existent; aucun regret, aucune foiblesse ne rompent leur chaîne, le dernier instant de leur vie se perd dans le sein de la Volupté. Ce que la nature indulgente, me disois-je à moi-même, leur accorde pour une si grande portion de la vie, elle ne fait que nous le montrer pour quelques instans. Si nous portons les levres à la coupe des plaisirs, ce ne peut être que

par intervalles. Que ne nous laissez-vous, grands Dieux, nous enivrer à cette coupe, & mourir dans l'ivresse ! mais sans doute nous ne mourrions point ; le bonheur porté au comble par sa continuité, épureroit notre nature, nous deviendrions Dieux & Immortels.

Je ne faisois jamais de réflexions, que quand le cœur épuisé ne pouvoit plus me fournir de sentimens ; le dégoût, quelques efforts que je fisse pour l'écarter, vint m'assiéger dans les bras de la possession : les agrémens que j'avois idolâtrés, s'évanouissoient, mes desirs s'étoient écoulés comme un torrent, je me trouvois seul, quoiqu'avec la Baillive, & accablé de ses caresses. Que devenoit-elle à mon esprit ? Une femme ordinaire, imprudente, facile à vaincre, cédant par vanité autant que par foiblesse, & moins voluptueuse que livrée aux sens. Quel génie avoit-elle ? quelles ressources dans son entretien monotone ? La Présidente savoit mieux l'égayer, son esprit avoit du tour, elle

ne laissoit jamais de vuides dans les amusemens, elle prenoit cent figures pour le badinage, sa variété la rendoit presque toujours nouvelle. Il est vrai que l'intérêt de ses plaisirs, plus que la tendresse, étoit l'ame de ses mouvemens; elle mettoit trop d'art où le beau naturel doit dominer, & l'on remarquoit aisément qu'elle rapportoit tout à elle. Coquette, & plus que coquette, on commençoit avec elle par le plaisir, on continuoit par l'illusion; la connoissant mieux, on finissoit par le mépris. Quelle comparaison je faisois de ces deux femmes avec mon aimable Eléonore! que le regret de leur avoir sacrifié étoit cruel à mon cœur! Les transports qu'elles avoient excités en moi, les émotions que j'avois ressenties pour elles, me sembloient autant de crimes contre ma passion. Ah! disois-je, ces preuves de tendresse, ces hommages qu'il m'a si peu coûté de prodiguer, ne devoient-ils pas être réservés

pour le pur amour, pour le ſeul objet qui en eſt digne !

J'étois plein de l'idée d'Eléonore ; je me la repréſentois avec tous les charmes dont elle étoit pourvue ; ces yeux qui me reprochoient d'avoir oublié leur pouvoir, ce beau corps qui, en ſortant des mains de la nature, avoit été ma conquête, ces douceurs ſecretes, ces faveurs ſans prix, dont ma flâme avoit été récompenſée. Le ſentiment de mon ingratitude ne fut pas le ſeul qui s'éleva dans mon ame, le véritable amour y rentroit dans tous ſes droits ; j'éprouvai ſa préſence, je fus tout-à-coup embrâſé ; je croyois être aux pieds d'Eléonore, je lui marquois, je lui prouvois le repentir de mes infidélités ; j'oubliois mes erreurs dans un abîme de plaiſir..... & j'étois dans les bras de la Baillive ; mon retour à Eléonore étoit un nouveau crime.

La Baillive recevoit le tribut qui ne lui étoit pas deſtiné, & profitoit d'une diſtraction qui auroit dû lui être ſi dé-

ſavantageuſe. Elle étoit comme ces paraſytes, qui ſe trouvant, par hazard, à une table qui n'étoit point préparée pour eux, dévorent les mets qu'un palais fin & délicat auroit ſavourés. L'avidité de la Baillive me tira de l'imagination qui m'occupoit. Ciel ! comment exprimer le dégoût, l'étonnement & le regret qui furent le fruit de mon réveil ! une ſeule penſée me conſoloit ; chere Eléonore, me diſois-je, c'eſt votre idée qui vient de me rendre infidele ; mais craignant que cette idée ne me fît d'autres ſurpriſes, je m'arrachai bruſquement aux careſſes de la Baillive, & le jour paroiſſoit quand je rentrai dans mon appartement.

Je fus à mon réveil voir le Duc. De mieu en mieux, dit-il, Marquis ; vous êtes un homme prodigieux, on n'entend que le bruit de vos actions. Je viens, Monſieur, lui dis-je, vous demander les Invalides. Il faut, reprit-il, me dire à cet effet vos moyens, & me faire le récit de vos dernieres Cam-

pagnes. Quand je lui en eus rendu un compte exact : Marquis, me dit-il, je sai que des fatigues multipliées peuvent diminuer l'ardeur pour la gloire ; mais elles ne doivent pas y faire renoncer : le Sexe auroit trop de plaintes à me porter, si je vous accordois ce que vous me demandez ; tout ce que je puis, c'est de vous mettre en quartier de rafraîchissement auprès de la Baronne de... je ne crois pas que vous voulussiez faire tort à mon Aumônier, dont vous occuperez la chambre. Je remerciai le Duc ; il plaignit l'état où je me disois réduit, & regretta fort qu'il n'y eût point de dévote au Château ; à ce propos-là, Marquis, il n'y a pas de remede plus souverain ; quand il ne réussit pas, les Médecins doivent abandonner le sujet : il sort des dévotes une vertu qui régénere, c'est la véritable huile de Vénus. Au reste, on ne doit pas rougir d'une foiblesse à votre âge ; ce n'est point dans cette saison qu'elles tirent à conséquence ; les jeunes g[illegible]ns

renaissent de leurs cendres ! j'en connois de plus malheureux, ajouta-t-il en soupirant. A cette occasion il me fit l'histoire de ses propres foiblesses ; & de tous les palliatifs dont il usoit. Jusqu'où va, dit-il, mon infortune ! je ne cherche plus de consolation que dans le récit des plaisirs d'autrui ; semblable à ces vétérans, qui, au coin de leurs foyers, entendent le détail d'un siége, où ils n'ont pu se trouver, leur joie est mêlée d'amertume ; la mienne est de cette nature.

Il me proposa ensuite de me rendre auditeur des aventures nocturnes qu'on lui racontoit ; je l'acceptai, & je me cachai sous une tapisserie, quand on annonça le Vicomte de L.... à qui j'avois résigné la Présidente.

Le Duc l'étonna autant qu'il m'avoit moi-même étonné, par l'explication du mystere des Sonnettes. L'ayant ensuite pressé de subir la loi ordinaire, le Vicomte y satisfit ainsi.

Vous savez, Monsieur, qu'on ne se

trouve pas impunément vis-à-vis de la Présidente ; elle a un manege de coquetterie sur lequel toutes ses actions, ses paroles, & ses regards sont concertés. Le goût du plaisir, qui est vif en moi, suffisoit d'ailleurs pour m'engager dans une affaire avec elle. Rien n'a été si uni que de nouer entre nous, & de dénouer l'intrigue ; ce sont de ces galanteries de plein pié, qui ne donnent pas la moindre difficulté ; mais la Présidente vouloit qu'il y en eût eu de ma part ; c'est une querelle assez bizarre qu'elle me fit d'abord dans le tête-à-tête. Madame, lui dis-je, vous ne vous rendez pas justice, jamais les obstacles ne doivent être de notre côté ; je ne sais point me faire valoir plus que je ne vaux ; j'ai peu de mérite, les personnes avec lesquelles j'ai des liaisons, y suppléent avec bonté ; vous avez sans doute connu des gens faits autrement que moi, qui vous ont donné des sentimens contraires ; je ne blâme point ces sentimens ;

mais il m'eſt impoſſible de m'y conformer, tel que je ſuis, je vous prie de ne me pas dédaigner. Peu-à-peu la Préſidente goûta ma façon de penſer, & même ſe gêna juſqu'à la trouver raiſonnable. Les Sonnettes vous ont appris le reſte ; elles auront dit peu de choſes, notre entretien a été aſſez court. Je ſuis ennemi des tracaſſeries. La Préſidente & moi ne nous convenant pas, nous nous ſommes quittés ſans regret, comme nous nous étions pris ſans plaiſir.

Je fus charmé que le Vicomte eût mortifié la Préſidente, & qu'elle eût été trompée dans ce qu'elle chériſſoit le plus. Le même matin j'entendis ſucceſſivement de mon réduit pluſieurs autres hiſtoires, égales, quant au fond ; mais différentes par la tournure & les incidens. Comme elles n'ont point de rapport à la mienne, je la paſſe ſous ſilence, me réſervant d'en faire par la ſuite un recueil ſéparé.

Je reçus deux lettres, l'une d'Eléonore, & l'autre du Baron ; je treſſaillis de

de joie, quand je reconnus les caractères de la premiere, elle contenoit ce qui suit.

» Vous dire que je vous aime, que
» rien n'égale mon ennui, depuis votre départ, que je n'ai jamais trouvé les jours si longs, que les tristes jours où je ne vous vois plus, c'est ne dire qu'une même chose. Je ne me plains pas seule, vous avez les mêmes peines à souffrir; elles sont moindres sans doute, puisque nous les partageons: mais quand finiront-elles? Quand rejoindrai-je mon corps à mon ame? Vous êtes la mienne, vous êtes ma pensée, ma douleur & mon espérance. Que je suis attachée au Baron! Il approuve notre amour; après vos lettres, je n'en ai jamais lu aucune avec tant de plaisir, ni tant de fois que celles où il me flatte que je me verrai enfin unie à vous. Quand je parle à ma mere, c'est du Baron, & pour lui vanter ses bonnes qualités; mais dans tout cela, cher Amant, c'est vous qui

» m'occupez, c'eſt vous que j'ai perdu, » & que je brûle de retrouver. Ah! que » vous me charmiez cette nuit ! aimable » & tendre, comme le jour que je vous » cédai, vous me répétiez mille fois je » vous aime ; je vous écoutois, je vous » voyois, vous égariez mes ſens, vous » m'enleviez tout ce que je voudrois » vous donner au moment que je vous » écris ».

La Lettre du Baron me fit preſque autant de plaiſir.

» On vous aime ici plus que jamais, » & on vous aime beaucoup moins. C'eſt » à vous d'expliquer cette énigme dans » le ſens le plus avantageux. Je m'ap- » plique à m'établir dans le cœur de la » Comteſſe, & je remarque le progrès » de mes ſoins. Mon rôle, dans tout » ceci n'eſt pas le moins intéreſſant, je » travaille au bonheur de pluſieurs. En- » core quelques intervalles, & je ferai » jouer d'autres machines. La Comteſſe » ſera bien difficile, ſi elle ne ſe rend à

» tout ce que je me propose de faire
» pour vous ».

Je fis à ces deux lettres les réponses que me dicta ma joie. Dégoûté des intrigues, il me vint dans l'esprit de rédiger ces Mémoires. Puis-je mieux employer, me disois-je, un temps passé loin d'Eléonore, qu'à lui faire l'histoire de mon cœur ? Elle y verra quelque jour tout l'amour que j'eus pour elle; elle y verra le pur sentiment, dès l'instant que je la connus, naître en moi, s'y fortifier par ses faveurs, y souffrir des altérations & des combats, avec des passions tumultueuses quand je m'éloignai d'elle, & triompher enfin des mêmes passions, par le seul pouvoir de son idée. C'est à cette occupation que je donnois chez le Duc les momens que je pouvois dérober au tourbillon des plaisirs sans cesse renaissans; & j'étois parvenu à cet endroit de mes Mémoires, quand un Courrier du Baron m'apporta la lettre suivante.

» Soyez content, mon cher Marquis,

» soyons-le tous deux ; nous allons posséder ce que nous aimons. La Comtesse m'avoit écouté, quand je lui avois offert mon cœur ; pour la déterminer, j'ai proposé de lui faire, & à sa fille, une donation égale de mes biens ; l'avantage considérable qu'il y avoit pour elle dans cette proposition, lui prouvoit la force de mon amour, & la portoit à me récompenser. Mais elle a voulu savoir quels motifs m'engageoient à frustrer mes héritiers, en donnant une partie de mes biens à sa fille ; elle me faisoit même à ce sujet des représentations. J'ai saisi une occasion si favorable de lui découvrir votre amour pour Eléonore ; & ne voulant pas, m'a-t-elle dit, être moins généreuse que moi, elle vous donne sa fille. Venez, mon cher Marquis, on n'attend que vous pour un double Hymen ».

Je fus quelque temps immobile de plaisir ; reprenant mes sens, je volai

chez le Duc le remercier, & je me jettai dans une chaise de poste.

J'arrive chez moi, j'embrasse mon pere & le Baron; je cours à l'Hôtel de Madame de Mongol, je la trouve, je veux lui rendre mille tendres actions de graces; je les interromps, parce que je vois entrer ma chere Eléonore; nous tombons dans les bras l'un de l'autre, sans pouvoir proférer une parole.

Le Baron entre, il voit ce spectacle, la Comtesse & lui en sont attendris: aucun art, aucune expression ne peuvent atteindre ces scenes muettes.

Enfin les cérémonies s'accomplissent; l'Amour allume deux flambeaux: puissent-ils brûler autant que je vivrai? puis-je mieux achever la peinture du bonheur, que par un desir?

FIN.

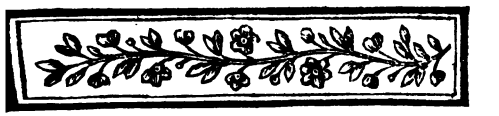




HISTOIRE
D'UNE
COMÉDIENNE
Qui a quitté le Spectacle,

SUIVIE

DE L'ORIGINE
DES
BIJOUX INDISCRETS,
CONTE.



HISTOIRE

D'UNE

COMÉDIENNE

QUI A QUITTÉ LE SPECTACLE.

JE ſuis née dans une ville de Bourgogne ; mon pere fut le premier de ſa famille qui dédaigna un métier à qui elle devoit ſa fortune : tous mes aïeux depuis Noé, avoient été Commiſſionnaires de vins ; mon pere vendit ſes futailles, & acheta une charge de Secrétaire du Roi : il eſt l'auteur d'une maiſon qui ſera fort ancienne dans mille ans.

Mon pere avoit la manie de la poſ-

térité, & ma mere celle du bel esprit ; elle ne lisoit jamais que des *in-folio* de crainte qu'on ne la soupçonnât de perdre son tems à des bagatelles. Toute différente de celles qui cachent leurs infirmités, elle avoit toujours le nez orné de grandes lunettes pour se donner l'air plus savant.

Notre maison étoit le rendez-vous de ces gens qui courent sans cesse après l'esprit, & qui n'atteignent jamais qu'au ridicule. On y lisoit réguliérement deux fois par semaine des pieces de poésie, des réflexions morales, des traités de physique & la gazette ; on y faisoit une étude particuliere du mercure, & un point d'honneur des énigmes.

Mon pere accueilloit aussi les talens, & sur-tout ceux du théatre ; il en avoit fait élever un dans une grande vinée ; il y représentoit lui-même les rôles de tyran : il en avoit sept habits tous complets, & personne ne sortoit de chez lui sans les avoir vus.

J'avois à peine quinze ans, que je

rendois tous les grands rôles avec les applaudissemens de notre illustre assemblée. Un jeune homme du voisinage jouoit les Princes avec moi. A force de me répéter qu'il m'aimoit, il le sentit, & moi je le crus : l'imagination échauffée par les aventures, nous faisions l'amour en vrais héros de Roman ; & pour ressembler davantage à nos modeles, nous aurions volontiers desiré des malheurs : il ne tarda pas à nous en arriver.

M. Tripottier mon pere, au milieu des plaisirs, n'oublioit pas le projet de grandeur où il espéroit que la maison de la Tripottiere parviendroit un jour ; il jouissoit dans les siecles à venir, des charges & des honneurs qu'elle devoit posséder immanquablement.

Il ne manqua pas de me choisir un parti selon ses vues d'élévation.

A trois quarts de lieue de la ville résidoit un vieux gentillâtre, qui, tout contraire à mon pere, s'étoit fait un point d'honneur de ne jamais déroger à la vie casanniere qu'avoient constam-

ment obſervé ſes ancêtres, depuis la création de la Monarchie; on l'appelloit M. de Tirauvol, & M. Vincent de Tirauvol ſon fils, fut l'illuſtre époux que mon pere me deſtina. Sa taille de près de ſix pieds étoit très-bien priſe, ſes jambes & ſes cuiſſes groſſes comme le bras en compoſoient environ les trois quarts, & ſa tête pointue faiſoit une bonne partie du reſte; ſa figure alloit à ſa taille, mais ſon eſprit n'alloit à rien; perſonne ne ſavoit mieux que lui tirer des hirondelles au vol, pêcher des grenouilles à la ligne, jouer à la bête, à la mouche, au mariage, boire, jurer & ſe battre avec les payſans: il honoroit ſouvent de ſa préſence nos repréſentations; on avoit eſſayé pluſieurs fois de lui faire jouer quelques rôles de Capitaine des Gardes; mais il n'avoit jamais pu apprendre que celui de la ſtatue du Commandeur dans le Feſtin de Pierre. Un jour, après que j'eus joué dans le préjugé à la mode, le rôle de Conſtance avec un applaudiſſement général, il vint

me

me trouver derriere le théatre, & soulevant son chapeau par la corne qui est du côté de l'oreille, il me fit aussi son compliment, & m'assura qu'il commençoit à se rendre aux propositions de mariage que mon pere avoit fait au sien, quoique je fusse la premiere roturiere, ajouta-t-il obligeamment, qui entrât dans sa famille; & pour me donner un gage non équivoque de sa bienveillance, il me passa une main derriere le cou, pendant qu'il cherchoit à placer l'autre plus insolemment: je me défendis comme un lion; il entendit quelqu'un, & je fus débarrassée de son impertinente personne.

M. Vincent de Tirauvol vouloit ardemment ce qu'il vouloit; & comme il l'avoit dit, il fit dès le lendemain faire la demande par son pere, selon l'usage.

Le mien se trouva au comble de ses espérances, & reçut avec des démonstrations d'une joie basse, l'alliance élevée dont M. de Tirauvol vouloit bien

l'honorer, & la cérémonie fut remise après Pâques.

Ma mere, telle que je vous l'ai peinte, étoit au-dessus des miseres du menage; & le détail d'un mariage lui auroit fait perdre un tems précieux, pendant lequel elle auroit pu résoudre quatre logogrifes: elle consentit à tout, pourvu qu'on ne lui parlât de rien; je n'eus pas même la ressource si ordinaire de voir un mari & une femme se contrarier pour l'établissement de leur fille.

Cependant le tems avançoit; mon amant étoit au désespoir, j'étois désolée: depuis long-tems familiarisée avec des idées d'enlévement, nous n'avions pas balancé un moment à décider le nôtre; mais l'exécution nous embarrassoit: nous n'avions point d'argent; depuis quinze jours nous discutions les moyens de nous en procurer, & nous n'étions pas plus avancés que le premier: nous avions choisi pour le lieu de nos conférences le théatre, qui avoit été le berceau de nos amours.

Les amans comme les voleurs, prennent d'abord des précautions superflues; ils les négligent par degrés; ils oublient les nécessaires & sont pris: c'est ce qui nous arriva.

Une nuit que mon pere ne pouvoit dormir, il étoit venu répéter sur ce théatre le rôle qu'il avoit dans la piece qu'on devoit jouer le jour de mes nôces; mon amant m'avoit dit le matin de me trouver au rendez-vous à l'heure accoutumée: nous n'y manquâmes ni l'un ni l'autre; mais mon pere, par la raison que je viens de dire, nous y avoit devancés. Il nous entendit arriver; & imaginant que c'étoit quelque valet qui venoit lui voler son vin, il éteignit sa lumiere, & se cacha dans la trappe du souffleur: quelle dut être sa surprise, quand il reconnut ma voix & celle de D....! Il m'apprenoit qu'un particulier avoit déposé chez son pere qui étoit Notaire Royal & Apostolique, une somme de mille écus; que rien n'étoit si aisé que de s'en saisir: que le diman-

che prochain il devoit aller trouver son pere, qui étoit parti le même jour pour aller faire faire des réparations à une métairie; que pour cet effet il feroit préparer la chaise dès le matin; que je me trouverois à notre jardin du fauxbourg de Paris; qu'il viendroit m'y prendre, & que nous partirions sans faire d'adieux; que comme on ne manqueroit pas, sitôt qu'on se seroit apperçu de notre fuite, de faire courir après nous par le chemin de Paris, nous prendrions celui de Dijon, d'où nous reviendrions ensuite par la Champagne; que d'ailleurs nous aurions bien du chemin derriere nous avant qu'on se fût douté de rien: il faudra, ajouta-t-il, prendre des chevaux de poste sitôt que nous serons à quelques lieues, & pour lors ah,... ho.... hé.... fouette, postillon. D.... dans la chaleur du récit, en disant fouette postillon, se mit à galopper sur le théatre; mais sa route ne fut pas longue, il tomba droit dans la trappe que mon pere n'avoit pas eu

le tems de fermer ; ce qu'il y eût de plus plaisant, c'est que mon pere qui alongeoit le cou pour mieux nous écouter, le reçut à califourchon sur les épaules. D.... piquoit des deux sans savoir où il étoit ; mais mon pere qui ne se soucioit point autrement d'être cheval de poste, fit le saut de mouton & démonta son cavalier. D.... fit un cri effroyable, en me disant qu'il étoit tombé sur un homme : je crus que son ardeur l'avoit emporté jusques dans l'orchestre, & craignant le même précipice, j'allai à la cuisine chercher de la lumiere. Je ne fus jamais plus étonnée que de le voir dans la trappe du souffleur ; je lui demandai en riant ce qu'étoit devenu son cheval, s'il avoit pris le mords aux dents. Il m'assura si sérieusement qu'il avoit senti un homme, que je commençai à avoir peur d'être découverte ; mais j'imaginois aussi que c'étoit quelque valet caché pour voler du vin. Dans cette croyance, il importoit que nous connussions celui

qui nous avoit entendus, pour assurer notre secret par la découverte du sien : nous nous mîmes à chercher, mais nos recherches ne furent pas longues; D.... trouva sous ses pieds un bonnet de nuit, que je reconnus pour être celui de mon pere; je le dis à D....., qui s'écria que nous étions perdus : je le laissai se lamenter, pendant que je cherchai dans mon imagination, qui m'a toujours bien servie dans ces sortes de situations pressantes; j'y cherchai, dis-je, des moyens de parer le malheur qui nous menaçoit, & d'exécuter, sans péril, le projet sur lequel nous avions fondé de si belles espérances; je connoissois le prix du moment, & voici ce que je résolus, & dont je fis part à D.....

Mon pere, lui dis-je, a sans doute entendu toutes nos petites dispositions; puisqu'il s'est retiré sans dire mot, il veut sauver l'éclat qui feroit tort au mariage qu'il projette; instruit du temps, du lieu, du rendez-vous que nous avons choisi, & de la route que nous

devons prendre, il attendra le moment de l'exécution pour la faire tourner ainsi qu'il jugera à propos, peut-être pour nous pardonner, & par cette action généreuse me déterminer par reconnoissance au mariage pour lequel il n'a que trop apperçu ma répugnance.

Profitons de la confidence involontaire que nous lui avons faite; sans attendre à dimanche, partons sur le champ, & au lieu de choisir la route de Dijon, par où il ne manquera pas d'envoyer après nous, prenons tout uniment celle de Paris, où nous arriverons tranquillement, pendant qu'on nous poursuivra par celle de Dijon.

J'admire ton esprit, me dit D..... en m'embrassant; vas, je m'abandonne à toi.

Mais comment faire sortir le cheval & la chaise de chez mon pere, sans que le bruit n'éveille les gens? Rien de si aisé, répondis-je; il n'y a qu'à garnir la cour de fumier, depuis la porte de l'écurie jusqu'à celle de la rue. Tu as

encore raiſon, reprit D...., je vais y travailler pendant que tu iras dans ta chambre prendre ce qui te ſera le plus néceſſaire ; c'eſt bien dit, pars vîte, & ne perdons pas de tems.

Je montai à ma chambre, qui étoit au-deſſus de celle de mon pere ; il n'étoit pas encore couché ; je n'y rentrai pas avec toute la précaution dont j'uſais ordinairement ; j'y trottai moitié fort, moitié doucement, & je tirai mes rideaux, comme quelqu'un qui laiſſeroit entendre ce qu'il voudroit cacher mal adroitement.

Une demi-heure après je me relevai, je deſcendis pleine d'agitation ; & j'allai trouver mon amant : il avoit laiſſé la porte entr'ouverte ; j'entrai, il s'étoit ſaiſi de l'argent, il avoit enharnaché le cheval ; je pris une pelle, lui une fourche ; & la cour fut bientôt couverte. Nous mîmes le cheval au brancard ; je l'aidais à tout cela de la meilleure grace du monde ; enfin, nous partîmes ſans tambour ni trompette.

Si-tôt que nous eûmes gagné le grand chemin, la peur nous donna des aîles, & le fouet fit trouver des jambes au cheval.

Nous fîmes si grande diligence, qu'à la pointe du jour nous étions à V.... L.... R....; nous y prîmes des chevaux de poste, & nous arrivâmes le même jour à Paris, sans aucune rencontre fâcheuse.

Il y avoit plusieurs mois que nous y étions, & je vous jure que nous n'avions pas regretté les oignons d'Egypte. Nous nous étions fait habiller décemment; nous menions une vie charmante, que nous croyions devoir durer toujours; l'amour, dans un âge tendre, ne nous offre que des plaisirs, nos yeux sont encore trop foibles pour voir qu'il puisse nous causer des peines.

Chaque jour étoit marqué par de nouveaux amusemens : nous les partagions ordinairement avec un jeune homme qui logeoit dans le même hôtel : on l'appelloit T.... Il avoit ce ton

d'aisance qui en impose à de jeunes gens nouvellement arrivés de province; il y joignoit l'art de dire agréablement de jolis riens; chantant avec goût, dansant avec grace, il appuyoit tous ces talens de la figure la plus séduisante: il nous plut au point, qu'il ne nous étoit plus possible de nous en passer. D.... ne faisoit rien sans le consulter. Un matin qu'il l'avoit emmené pour faire quelques emplettes, j'en reçus le billet suivant par un savoyard.

» Fuyez si vous en avez le tems, & » venez me trouver au jardin du Roi; » un moment de retard peut vous per- » dre ».

Agitée de la plus vive inquiétude, je courus joindre T....: où est D...., lui demandai-je en arrivant? Il n'osoit me répondre; je le pressai, & il m'apprit qu'en traversant le Pont-Neuf, D..... avoit été arrêté par un grand homme brun qui portoit un habit gris, une veste noire, & une perruque ronde. A ce portrait je reconnus le pere de

D...., & du coup-d'œil, je vis tout mon malheur. Etoit-il seul, lui demandai-je? Non, reprit T...., il y avoit un gros homme vêtu d'un surtout gris de fer & d'une veste écarlate, & un troisieme qui avoit l'air d'un exempt. Le gros homme étoit mon pere; je le dis à T...., qui me répondit qu'il l'avoit pensé de même; car ce gros homme en prenant D.... par le bras, lui avoit demandé, où est ma fille? D.... avoit pâli & n'avoit pu répondre; lui s'étant douté de ce dont il étoit question, s'étoit échappé pour me faire avertir.

J'étois dans l'embarras le plus cruel: à Paris, sans asyle, sans connoissance, avec peu d'argent, à la veille d'être réduite à la plus affreuse misere, ou à la plus honteuse débauche; je fis part de ma situation à T...., je lui contai toute mon histoire: son zele méritoit ma confiance, il y fut sensible, & mon état parut le toucher vivement.

Mais nous ne pûmes rien résoudre;

il falloit préalablement me chercher un gîte : une chambre garnie me répugnoit ; il me proposa de me mener chez la maîtresse d'un de ses amis, qu'il me donna pour sa femme ; j'y consentis, & il m'y conduisit. J'y fus présentée comme sa parente, & j'y fus reçue avec empressement ; on étoit à table : nous nous y mîmes, & après le dîner, T.... me pria de lui donner mes ordres. Je le suppliai de tâcher de me procurer des nouvelles de mon cher D.... ; il m'assura qu'il ne négligeroit rien pour me satisfaire ; il partit, en me promettant de revenir le soir ; je l'attendis inutilement, il n'arriva point, & je ne le revis que le lendemain.

Il m'apprit que les mêmes hommes qui avoient arrêté D.... étoient arrivés à notre hôtel un instant après que j'en étois sortie ; qu'ils m'y avoient attendue toute la nuit, & que se doutant bien que j'étois instruite, & que je n'y reparoîtrais plus, ils avoient pris leur parti, & s'en étoient allés, après

avoir

avoir découvert à l'hôte qui ils étoient: ils avoient payé notre dépense & avoient emmené la chaise & tout ce que nous avions laissé; que pour ce qui regardoit D. .... il n'en avoit pu rien apprendre, si ce n'est qu'après avoir parcouru toutes les prisons de Paris, on lui avoit dit au Fort-l'Evêque, qu'un jeune homme qui avoit été amené la veille & à l'heure où il avoit vu arrêter D. ..., en étoit parti le matin garrotté dans une chaise, qui devoit le mener au Mont Saint-Michel: qu'il s'étoit exactement informé comment ce jeune homme étoit bâti; qu'au portrait qu'on lui en avoit fait, il n'avoit pu douter que ce ne fût D. ....: il ajouta qu'il étoit au désespoir de m'apporter une nouvelle aussi désolante; qu'il avoit long-temps balancé s'il me feroit part d'une vérité aussi cruelle, mais qu'en nourrissant mes espérances, c'étoit éterniser mes peines.

Je fus plusieurs jours au désespoir à

tant que je parus dans ce premier accès de douleur, T. . . . ne fit que me plaindre ; quand elle parut un peu calmée, il travailla à ma consolation : il me fit voir le peu d'espérance qu'il y avoit de retrouver jamais mon amant, avec toute l'adresse dont il étoit capable ; il me montra d'un côté M. de Tirauvol mon futur époux, ou un couvent avec toutes ses grilles ; de l'autre il me fit envisager, sous l'aspect le plus riant, les plaisirs d'une vie libre, il me rappella ceux que j'avois goûtés les premiers jours de mon arrivée à Paris, ceux que je devois espérer à seize ans avec de la figure, de l'esprit, des talens ; tout ce que la Cour & la Ville avoient de plus aimable alloit s'empresser à prévenir ou satisfaire mes desirs : il arma mon amour propre contre la tendresse, & l'amour-propre triompha.

Enfin le tems qui détruit tout, détruisit aussi ma douleur ; la dissipation

acheva de me guérir, & me fit oublier un amour que nos sermens devoient rendre éternel.

» Vaine promesse, hélas! qu'est-elle devenue?
» Je l'ai faite vingt fois, & vingt fois l'ai
» rompue. »

T.... ne me quittoit presque point: un matin qu'il étoit sorti pour affaire, il ne revint point dîner; j'en fus inquiete, & mon inquiétude dura jusqu'à cinq heures du soir, qu'il arriva avec une joie dont je ne pouvois deviner la cause.

Ecoutez, ma bonne amie, me dit-il: je passais ce matin par la place Maubert, j'ai apperçu de loin une grande diable de chaise, toute semblable à celle dans laquelle vous êtes arrivée à Paris; je me suis approché, & j'ai reconnu le grand homme maigre & brun, & le petit homme gros à l'habit gris de fer: c'étoit Monsieur votre

pere & celui du pauvre D...., comme vous l'avez conjecturé, & voici comme je l'ai appris. J'ai monté sur le champ dans un fiacre, à qui j'ai ordonné de suivre la chaise : elle a pris la route de Bourgogne : nous ne l'avons point quittée : elle s'est arrêtée au premier cabaret de V.... J'y ai descendu ; ils ont demandé à dîner, je m'en suis fait apporter ; ils ont passé dans une chambre, & moi j'ai resté dans la cuisine : j'ai commencé par boire à la santé du domestique qui conduisoit la chaise, lui a riposté à la mienne ; je lui ai demandé s'il alloit bien loin, il m'a répondu à A.... Il y a sans doute long-temps que vous êtes à Paris, ai-je continué ? » Pas » trop mal, a-t-il repris, mais je » n'm'y sommes pas ennuyé ; quoique » le vin sait pus cher que cheux nous, » j'n'ons pas laissé qu'den boire à deux » mains ; fallait ben faire queuque chose » pendant que nos maîtres s'amusion à » chercher leux enfans ». Comment à

chercher leurs enfans, ai-je interrompu ! » Oui, dame leux enfans, a-t-il » continué ; ce grand Monsieu qu'a un » manteau brun & un habit gris, a » trouvé son garçon qui l'iavait engenté » mille écus avec la fille de ce gros » Monsieu qu'a une veste d'écarlate » rouge galonnée d'or ; stila c'est mon » maître, mais i na pu ragripper sa » fille, quoiqu'il ait été tout droit à son » auberge ; mais le marle étoit déni- » ché ; & je n'y ons trouvé que ste » chaise dans quoi qu'ils étions venus » & dans quoi que je nous en retour- » nons ». Et le fils de ce Monsieur, lui ai je demandé, ne s'en retourne donc pas avec vous ? » Qui li ? Oh » qu'il n'est pas encore temps ! On l'a » mis en cage & il n'en sortira pas qui » ne chante autrement ». Et la fille, ai-je ajouté, on n'en a donc pu avoir aucune nouvelle ? » Bon, j'ons battu » pendant six semaines le pavé d'Paris, » c'est tout comme si j'avions battu » l'ieau de la riviere ».

Comme je n'en voulois pas ſavoir davantage, j'ai dépêché mon dîner & je ſuis revenu au plus vîte, pour vous apprendre que vous êtes libre ; & ſi vous m'en croyez, vous ne penſerez plus qu'à jouir des plaiſirs qui ſont faits pour vous.

La certitude du malheur de D...., dont j'étois la cauſe, m'affligea ; mais l'idée d'indépendance dont j'allois jouir, & les plaiſirs qui ſe préſenterent en foule à mon imagination en chaſſerent tout ſentiment de triſteſſe ; tout honteux que ſoit cet aveu, je le dois à la vérité.

T.... qui étoit fait pour plaire, s'apperçut aiſément du progrès que ſes ſoins faiſoient ſur mon cœur ; tous les ſentimens que j'avois éprouvés, étoient ſon ouvrage, pouvoit-il n'en pas connoître les effets ?

Il ne me déclara ſon amour qu'après avoir découvert le mien ; & les preuves que je lui en donnai furent le prix de ſa tendreſſe.

Il cherchoit chaque jour quelque nouvel amusement pour me dissiper. Une après-dînée que nous n'avions rien décidé, il me proposa la comédie Italienne; je l'acceptai volontiers, & la Dame chez qui je demeurois m'y accompagna. Il nous y conduisit, & après nous avoir placées dans l'amphithéatre, il nous quitta, sous prétexte d'aller parler à quelqu'un, & me promit de revenir sur le champ.

L'amphithéatre se remplit insensiblement : mais quoi que pût me dire ma compagne, je ne fus pas sans inquiétude; T.... ne revenoit point : enfin le spectacle commença, je le trouvai insipide jusqu'au moment où l'arlequin parut : son ton de voix me frappa, mon cœur même s'émut, & je ris très-volontiers à ses saillies. Le spectacle finit, & le domestique vint nous avertir de ne point attendre T...., qui étoit déja au logis. Je l'y trouvai en effet, mais sous le casaquin de l'arlequin qui m'avoit tant fait de

plaisir. Il m'aborda comiquement ; je me prêtai à ses lazzis, & nous fîmes à l'impromptu une scene mille fois plus divertissante que celle de Dominique avec Santeuil : il se démasqua enfin, & m'apprit l'invincible penchant qui le portrait au théatre ; & comme je lui avois quelquefois montré des échantillons de mon talent, il m'exhorta à le suivre. Je vais, dit-il, quitter Paris & courir la province pour me former, venez, & soyez sûre d'un attachement inviolable de ma part : vous ne connoissez pas, ajouta-t-il, tous les avantages qu'on trouve sous les drapeaux de Thalie ; la vie comique est un chemin émaillé de fleurs, c'est un enchaînement continuel de plaisirs ; la différence des pays qu'on peut voir, la variété des aventures qui peuvent nous arriver, cette douce liberté dont on jouit...... Joignons-y, ajoutai-je en moi-même, d'être courtisée, admirée, applaudie, de faire tous les jours de nouvelles conquêtes : oui, vous avez

raiſon, lui dis-je, en hauſſant la voix, tout cela m'offre la plus agréable perſpective; être tantôt Reine, tantôt Princeſſe, rien n'eſt ſi charmant, c'eſt dommage que les revenus de ces Royaumes, de ces Empires ne ſoient pas bien conſidérables; mais l'intérêt peut-il l'emporter ſur une vocation auſſi décidée ?

Ma réſolution fut en peu de tems ſuivie des diſpoſitions & des préparatifs de notre départ.

Orléans étoit notre ville de deſtination.

Libre & maîtreſſe de moi-même, je ne m'attendois guere au ſermon que j'eus à eſſuyer. Mon hôteſſe m'avoit priſe, dit-elle, en affection, & me voyant dans le deſſein de me faire comédienne, elle ſe croyoit obligée en conſcience de m'en détourner. Un eſpece de philoſophe qui logeoit dans la même maiſon m'entreprit à ſa ſollicitation.

Songez, me dit-il, ma chere De-

moiſelle, ſongez à ce que vous allez faire ; connoiſſez-vous le parti que vous voulez ſuivre ? la perſpective en eſt toute charmante, il eſt vrai, & bien capable de ſéduire un jeune cœur qui aime un peu ſes plaiſirs ; mais croyez-moi, le bois ne répond point à l'écorce ; j'ai été moi-même quelque temps du ſpectacle.

Une comédie n'eſt le plus ſouvent que le ſerrail de la jeuneſſe voluptueuſe d'une ville ; doit-on s'étonner, après cela, ſi les comédiens ſont univerſellement mépriſés ? Leur nom même eſt un opprobre, dont le plus vil Plébéien l'accable. Mais ils ſont chéris, fêtés des grands, j'en conviens : utiles à leurs plaiſirs, ils ſont quelquefois admis à leur ſociété ; mais à quel titre ? Il me ſemble voir Sigiſmond qui leur dit, *fais-moi rire* : tel eſt leur paſſe-port. Voilà ces fiers enfans de Thalie. Sans conduite pour la plupart, ſans charité mutuelle, ils ſe déchirent entr'eux impitoyablement. Ce n'eſt pas

ſans raiſon qu'on leur applique, auſſi-bien qu'aux Moines, ce dicton proverbial :

Ils s'aſſemblent ſans ſe connoître,
Vivent enſemble ſans s'aimer,
Et ſe quittent ſans ſe regretter,

C'eſt ſur quoi, me dit-il, en concluant, je vous laiſſe réfléchir. Voici quelle fut ma réponſe.

Le deſſein en eſt pris, votre éloquence eſt
vaine,
Et j'embraſſe à jamais le parti de la ſcene.

Mon hôteſſe vit avec regret que le beau diſcours de M. le Sage ne faiſoit pas impreſſion ſur moi : mon départ lui tenoit au cœur ; elle avoit formé des projets qu'il dérangeoit ; c'eſt ce dont il lui reſtoit à m'entretenir, & ce qui l'engagea à me ſuivre dans ma chambre. Sitôt que nous y fûmes entrées : j'ai quelque choſe à vous apprendre, qui ſera plus convaincant que

toute la rhétorique de notre Philosophe : écoutez - moi, me dit - elle.

Un de nos Fermiers-Généraux vous a vue, il a conçu pour vous un violent amour ; c'est un homme très-riche & encore plus libéral : ne manquez pas cette occasion, vous ne la trouveriez peut-être jamais, on n'est pas toujours jeune & jolie. Ne seriez-vous pas bien-aise, continua-t-elle, plutôt que d'aller vous soumettre aux caprices d'un public, souvent imbécille, de passer ici vos jours dans une douce oisiveté & dans l'abondance de toutes choses. M. D.... D.... vous fournira un bon équipage : vous aurez un domestique convenable ; bonne table, sur tout, & point d'autre maître que votre amant : que dis-je maître! un très-humble esclave ; vos moindres desirs seront des loix pour lui, trop heureux quand il aura su les prévenir. Comptez d'abord sur 500 liv. par mois, & une maison garnie depuis le grenier jusqu'à la cave, comme c'est l'usage ; je ne vous parle point des présens,

ſens, il eſt un moyen de s'en faire donner : fiez-vous ſeulement à moi, je vous conduirai bien. L'honnête femme, dis-je en moi-même ! ſes diſcours étoient cependant plus perſuaſifs que ceux de M. le Sage ; elle avoit trouvé l'endroit foible, j'avois de la vanité, & le caroſſe m'avoit frappée ; mais, lui dis-je, avez-vous des ordres pour me parler ainſi ? C'eſt ce qu'il m'eſt facile de vous faire confirmer : je vais enchanter M. D...., en lui portant les eſpérances les plus flatteuſes, & auſſi-tôt elle ſortit.

J'étois fort indéciſe ſur le parti que je prendrois : je me faiſois, il eſt vrai, une image charmante de l'état brillant où je devois être avec le Financier : mon imagination rouloit agréablement dans mon futur équipage : j'avois l'eſprit rempli de tant de belles choſes ; mais le cœur étoit ailleurs. T.... parut, & l'amour décida. Je lui fis part des propoſitions qu'on venoit de me faire : il tourna en ridicule les diſcours de M. le Sage ; mais l'hôteſſe avoit dit des cho-

ſes plus ſérieuſes; & pour en prévenir les effets, il fit dès le moment enlever mes hardes de chez elle, & me prit un autre logement, en attendant notre départ, qui ne fut différé que de quelques jours.

Le voyage de Paris à Orléans fut court & heureux; une ſeule ſingularité mérite que j'en faſſe part.

La néceſſité nous obligea dès la premiere nuit de partager une chambre à deux lits, avec un jeune homme qui ſe rendoit à Poitiers; ce qu'il n'accepta que parce qu'il n'en put trouver d'autre: voici le ſujet de ſa répugnance.

On vint à l'ordinaire nous éveiller de très-grand matin: le bruit d'une hôtellerie en remuement ne fut pas capable de tirer notre homme des profondeurs d'un ſommeil léthargique: ſon valet qui entra dans ce moment, ne ſe donna lui-même aucune peine pour cela: il s'aſſit tranquillement auprès du lit de ſon maître, en attendant que nous fuſſions ſortis. Cette conduite me parut ſi

ſinguliere, que je ne pus réſiſter à ma curioſité, & pour leur laiſſer liberté entiere, nous feignîmes de deſcendre, mais nous nous mîmes en embuſcade, & nous vîmes, non ſans étonnement, que le domeſtique tira de deſſous ſa caſaque une immenſe poignée de verges, dont il épouſta vigoureuſement le poſtérieur de ſon maître, qui ſe réveilla à la fin au milieu des voluptueux picotemens de cette ſérénade.

Nous arrivâmes plus fatigués que ne ſembloit l'exiger une route auſſi courte.

Je débutai par le rôle d'Agnès dans l'Ecole des Femmes, avec toute la timidité d'une commençante; & j'éprouvai du public toute l'indulgence qu'il a coutume d'accorder à une femme paſſablement jolie.

Ma cour fut groſſe après la piece; je reçus tant de complimens, tant d'encens, que j'en fus enivrée : j'avois beaucoup d'embarras & fort peu d'habileté pour réuſſir à contenter tant d'adorateurs : cependant un coup-d'œil, une

réponſe flatteuſe, une minauderie, un coup d'éventail, une demi poliſſonnerie, dite d'un air diſtrait, un éclat de rire, tous durent être contens.

Que de ſoupers me furent propoſés dès ce jour! je n'en acceptai aucun, parce que je voulois conſulter T.... ſur la conduite que je devois tenir; mais il rejetta bien loin tout ce qui pouvoit avoir l'air d'un certain commerce.

Je ſentis d'abord que je m'étois donnée un maître, & que je ne jouirois pas de toute la liberté dont je m'étois flattée, ce qui commença à m'indiſpoſer contre lui; je n'en fis rien paroître; & montrant toute ſorte de condeſcendance, je me réſervai *in petto* le droit de m'affranchir de ſa tyrannie à la premiere occaſion; elle ne tarda pas, nous la cherchions tous deux. T.... ne s'accommodoit pas d'une coquette, ni moi d'un jaloux: pluſieurs préſens que je reçus occaſionnerent une ſcene très-vive, d'où s'enſuivit notre ſéparation.

Je ne fus pas plutôt libre, que je me vis l'objet des adorations d'un jeune

acteur qui commençoit, ainsi que moi, ses caravanes comiques : il débuta avec moi par une déclaration en vers ; bouquets, petits soins, rien ne fut oublié, & je me rendis.

Cependant notre carriere étoit finie à Orléans ; il fut question d'aller chercher ailleurs une fortune que nous n'avions pu trouver en cette ville. Beaune fut celle où nous crûmes pouvoir nous réconcilier avec elle ; mais il falloit s'y transporter, & c'étoit là la difficulté. Il ne restoit pour toute ressource au Directeur qu'une grosse montre de peinchbeck à l'anglaise ; elle opéra pourtant un miracle, & donna dans les yeux d'un voiturier, qui jugeant de sa valeur par sa couleur & sa circonférence, consentit de conduire & défrayer toute la troupe jusqu'au rendez-vous, moyennant le nantissement du spécieux bijou. On n'eut garde de trop disputer, & le traité se fit au contentement des hauts-puissans contractans, avec cette clause expresse de la part du voiturier, que

faute de paiement au bout de huit jours, la montre lui seroit dévolue. Tout étant ainsi convenu, nous fûmes emballés, hommes & femmes, dans une grande charrette, escortée d'un gros de galfretiers, l'épée en bandouliere. Ceux dont l'engagement ne portoit pas d'être voiturés, il leur fut compté suivant l'usage, trente sols par huit lieues, que leur donna notre conducteur, à compte sur la montre de peinchbeck, qu'il ne manqua pas de consulter devant chaque passant qu'il rencontra sur sa route; pour plus d'ostentation, je crois qu'il l'eût volontiers attachée au collier de son cheval, s'il n'eût craint les secousses.

Le meilleur fut en arrivant à la dînée: chacun accourt devant l'hôtellerie où nous descendons; maître, maîtresse, servantes, valets, tout nous regardent avec un rire impertinemment stupide, & se font demander vingt fois la même chose : quelle cohue! les uns veulent du café, les autres du thé, la plupart du vin; les hommes jouent,

les femmes jurent, & le voiturier regarde quelle heure il eſt.

Je fus ſi dégoûtée de la turpitude d'une pareille maniere de voyager, que ſur le champ je me fis chercher une chaiſe; & me ſéparant du reſte de la troupe, j'y montai avec mon jeune Poëte, & nous arrivâmes à Beaune, où nous nous repoſâmes en attendant le reſte de la compagnie.

Je ne vous dirai rien des faits & geſtes de Meſſieurs les Beaunois, & des prodiges d'eſprit dont je fus témoin; il faudroit des volumes : ils ſurpaſſerent même leur haute rénommée.

Enfin la troupe arrivée, après bien des mouvemens, on obtint une vaſte écurie, dont les rateliers, à l'aide d'un médiocre changement, ſervirent de loges pour les Dames, & l'on pratiqua à l'extrémité un amphithéatre avec les lits des muletiers, pour placer la nobleſſe; à l'autre bout le théatre fut dreſſé, & garni de tapiſſeries, faute de décorations. Tout étant ainſi arrangé, on dé-

buta par Zaïre, dans laquelle notre Orosmane fit briller la magnificence Asiatique avec une vieille robe-de-chambre que lui prêta M. le Bailli ; il se fit un turban avec un bonnet de laine rouge qui lui servoit la nuit, en mettant autour un mouchoir de mousseline qu'il emprunta d'une femme qui occupoit le poste du théâtre, & sur lequel il appliqua, pour surcroît d'ornement, ses boucles de souliers, se servant pour ce jour-là de ses pantoufles de chambre.

Le reste des acteurs égaloit, ou peu s'en faut, l'éclat du superbe Soudan.

La piece alloit son train, quand au milieu de l'endroit le plus touchant, & lorsqu'Orosmane dit à Zaïre :

Il est trop vrai que l'honneur me l'ordonne,
Que je vous adorai, que je vous abandonne,
Que je renonce à vous, que vous le desirez,
Que sous une autre loi.... Zaïre vous pleurez!

une flammeche se détachant d'une des chandelles qui éclairoit le spectacle,

tomba sur le turban d'Orosmane : *Zaïre* souffla dessus pour l'éteindre, mais la mousseline s'enflamma davantage ; ce que voyant la femme qui avoit prêté son fichu, elle accourut sur le théatre, & arrachant le turban, elle transforma le soudan en enfant de chœur, & l'envoya chercher ailleurs de quoi garnir son bonnet crasseux.

Cette catastrophe finit la piece ; & n'en déplaise aux beaux vers de M. de Voltaire, elle fit plus de plaisir que l'événement funeste qui termine sa tragédie : elle mit les Beaunois de si belle humeur, qu'ils emmenerent tous nos acteurs souper avec eux, après la Chercheuse d'Esprit, dans laquelle je jouai le rôle de Nicette. Que je reçus de jolis complimens ! que de hoquets en guise de soupirs ! Que voulez-vous ? chaque pays a ses usages. Celui-ci étoit le paradis terrestre pour nos hommes ; ils ne désenivroient point : nos femmes partageoient assez leurs plaisirs, & le vin couloit à grands flots dans leurs gosiers

altérés, de-là l'entier oubli des minces recettes : de-là le Directeur perdit jusqu'au souvenir de la superbe montre de peinchbeck que le voiturier s'adjugea, faute de paiement, de la somme de quatre ou cinq cents livres qu'il avoit avancée ; de-là enfin la plus éclatante banqueroute, & la dispersion du malheureux troupaillon comique.

Je restai encore quelques jours à Beaune, & il ne tint qu'à moi d'y former le plus fameux magasin des plus excellens vins de la Bourgogne ; mais mon hôtesse de Paris me revint à l'esprit, & je me rappellai les offres avantageuses qu'elle m'avoit faites de m'introduire dans la Finance, & je partis avec mon nouvel époux. Je lui en donnai le nom, aux conditions qu'il ne dérogeroit point au contrat que nous passâmes ensemble, & dont voici les articles.

1°. Une femme au spectacle a besoin d'un mari ou de l'équivalent, qui puisse prendre ses intérêts, & la mettre à l'abri de toute insulte.

2°. Ledit mari ou repréſentant ſerá jaloux ou commode, ſuivant que le requerra l'intérêt commun & l'exigence des cas ; *accordé.*

3°. Il ne prendra qu'un tiers ſur le produit du négoce, comme ne riſquant aucun fonds ; *accordé.*

4°. Dans les momens où la contractante ſera intérieurement occupée des intérêts communs, il veillera dans l'extérieur à la ſûreté du commerce ; *accordé.*

5°. Les droits du contractant n'auront d'autres bornes que celles que lui preſcriront les circonſtances ; *accordé.*

Le tout bien & dûement arrêté & convenu entre nous, fut ſcellé du grand ſceau de l'amour, & notre départ fixé au lendemain. Mon imagination s'étendoit agréablement pendant la route ſur ma nouvelle fortune ; je faiſois déja mille diſpoſitions charmantes, dans leſquelles mon amant n'étoit pas oublié ; projetter la fortune de ce qu'on aime,

c'est une jouissance anticipée ; on est déja riche des biens qu'on lui destine. Ces idées flatteuses & les caresses de S... me firent trouver le chemin plus court : nous n'arrivâmes cependant que le cinquieme jour, & nous allâmes descendre chez mon hôtesse, mais elle étoit délogée, & je ne pus en apprendre aucunes nouvelles ; je m'informai de M.... D.... Fermier-Général, on me dit qu'il étoit mort, & je vis mon pot au lait renversé.

Cependant nous demeurâmes à Paris. Je jouai dans quelques maisons bourgeoises ; on me conseilla de débuter à la Comédie françoise ; mais pendant six mois de démarches auprès des premiers valets de Messieurs les Gentilshommes de la Chambre, je ne pus obtenir mon début, que je ne crus pas devoir acheter au prix qu'on y attachoit.

Enfin mon argent s'en alla ; S... étoit sans ressources, & la misere nous sépara.

J'étois dans cette situation, lorsque j'appris qu'on levoit une troupe qui de- voit

voit passer en Angleterre ; j'allai me présenter au Directeur, il me reçut, & nous nous embarquâmes peu de jours après. Mais les succès ne répondirent pas à notre attente ; les Comédiens Anglois formerent une cabale de la populace, de sorte qu'il ne fut pas possible d'achever notre début.

Les troupes où je m'engageois n'étoient pas heureuses: celle-ci fut encore dispersée ; la plus grande partie passa en Hollande, & je la suivis : nous y fûmes bien reçus & protégés par S. A. S. le Stadhouder, & par la Princesse son épouse, à présent Gouvernante des Etats-Généraux pendant la minorité du jeune Prince son fils. Elle joint à un esprit vif un goût sûr, & beaucoup de connoissances : ses talens que surpassent encore ses vertus, la font regarder comme une Princesse d'un rare mérite.

On n'est point du tout Hollandois à La Haye, l'esprit & la politesse y regnent également, & ce qui compose la

bonne compagnie n'y parle que françois. Nous y débutâmes par le Comte d'Essex, & le François à Londres; nous fûmes applaudis à tout rompre, & j'ose dire que j'y eus quelque part.

Je rentrai chez moi enchantée de notre début, & je commençois à croire, comme l'a dit une femme d'esprit, que le malheur est doublé de bonheur; mais je ne m'attendois guere à ce qui m'alloit arriver : je rentrois, dis-je, chez moi, lorsqu'on m'annonça un jeune homme qui demandoit à me voir, & qui s'annonçoit pour m'avoir connue en France; il étoit question de savoir si c'étoit à Beaune ou à Orléans, dans ce cas je ne me souciois pas autrement de sa visite : je fis demander son nom : je l'attendois avec impatience, lorsqu'il entra. Dieux! c'étoit D..... ; il se jetta dans mes bras, je tombai dans les siens. C'est toi..... nous écriâmes-nous tous deux à la fois...... ! oui, c'est moi qui t'adore toujours, reprîmes-nous ensemble.

Nous nous faiſions mille queſtions, & nous n'y répondions que par des baiſers : cependant un peu remis de notre trouble, D.... me demanda par quel heureux hazard il m'avoit trouvée ſur ce théatre, & comment j'avois fait pour ſortir de mon couvent. De mon couvent, lui dis-je avec étonnement ! eſt-ce que tu as perdu l'eſprit dans ta priſon ? toi-même, comment as-tu pu t'en ſauver ? Qu'entends-tu par ma priſon, reprit-il avec une ſurpriſe égale à la mienne ? l'Univers ſans doute étoit une priſon & un exil affreux pour moi, privé du bonheur de te poſſéder ; mais je te jure que je n'en ai point eu d'autre. Comment, ajoutai je, ton pere & le mien ne t'ont pas arrêté en deſcendant le Pont-neuf à côté de T.... ? Qui T.... reprit D... ? c'eſt lui qui m'a appris qu'ils t'avoient enlevée dans notre hôtel, & conduite dans un couvent pour le reſte de tes jours. Ah ! l'infâme, m'écriai-je ! nous avons tous deux été la dupe de ſon

artifice ; & je racontai à D.... les moyens dont il s'étoit servi pour me rendre la victime de son indigne amour, que je ne pus lui déguiser ; sans pourtant lui avouer qu'il en eût été récompensé. D... me fit plus de grace que je n'en méritois : il ne parut pas avoir le moindre doute sur ma conduite, & il me raconta la fourberie dont il avoit aussi été la dupe. Je l'aimois, ajouta-t-il, & il avoit gagné ma confiance, au point que je lui avois fait plusieurs fois en plaisantant le portrait de ton pere & du mien ; je me rappelle à présent qu'il me faisoit mille questions qui me paroissoient indifférentes pour lors, & qui me confirment aujourd'hui sa trahison.

Le matin du jour malheureux où je ne te revis plus, je l'avois emmené avec moi pour choisir quelques bijoux dont je voulois te faire présent sans que tu t'en apperçusses. Je trouvai une bague qui me plut infiniment, c'étoit une alliance de deux cœurs, elle étoit montée

dans le dernier goût ; comme l'anneau s'en trouvoit trop grand pour toi, je le priai d'aller à la maison, & sans que tu t'en apperçusses, de prendre une de tes bagues & de l'apporter, afin que nous pussions faire couper celle que j'achetois sur la même forme, & la placer dans ton baguier sans que tu susses d'où elle venoit ; il me promit de revenir dans l'instant ; l'impatience où j'étois de te faire ce petit cadeau me faisoit trouver le temps long, & j'étois prêt à aller au-devant de lui, lorsque j'en reçus un billet par un valet de l'hôtel qu'il avoit gagné. Il m'engageoit à fuir, si je ne voulois être privé du plaisir de te voir ; il me priait d'aller l'attendre chez un des Suisses des Thuilleries, & m'ordonnoit très-expressément de n'en pas sortir, jusqu'à ce qu'il m'y fût venu joindre. Il n'y arriva que le soir, & m'apprit que ton pere étoit à Paris, qu'il avoit découvert notre demeure, & qu'il y étoit arrivé à l'instant même où il t'emmenoit ; qu'il l'avoit suivi jusques hors de Paris, & qu'il

avoit ſu du domeſtique que tu allois être enfermée pour le reſte de tes jours; il avoit encore appris, ajouta-t-il avec un air de douleur dont je fus la dupe, que j'étois décreté comme raviſſeur, & qu'on pourſuivoit rigoureuſement mon procès ; que je n'avois d'autre parti à prendre que de me ſauver dans le pays étranger. L'eſpérance de te revoir dans des jours plus heureux m'y détermina, & je choiſis celui-ci, parce qu'on me dit que j'y trouverois beaucoup de compatriotes raſſemblés par des malheurs pareils aux miens.

La fortune qui m'avoit été contraire en amour, me fut favorable au jeu : je riſquai une partie de l'argent qui me reſtoit ; je gagnai gros les premiers jours : elle me quitta enſuite pour quelque-tems, mais je rentrai depuis ſi fort en grace avec elle, que je me vois maître de plus de 20000 ducats ; j'en ai placé les trois quarts ſur différens vaiſſeaux qui doivent revenir inceſſamment,

& j'en attendois le retour heureux, pour en faire part à mon pere, & savoir de lui si, à force d'argent, on ne pourroit pas arrêter les poursuites que j'imaginois que le tien avoit faites contre moi. Je lui dis que j'étois sensible à ce projet, & que l'exécution en devenoit plus facile, étant tous deux réunis, & hors de leur puissance.

Nous prîmes sur le champ le parti d'écrire à mon frere, qui étoit intime de D....., & qui m'avoit toujours tendrement chérie. Nous reçûmes sa réponse au bout de huit jours; elle nous combla de joie.

L'amitié qui avoit toujours uni mon pere avec celui de D...., ne lui avoit pas permis la moindre démarche contre son fils: nous avions été long-tems le sujet des regrets & des pleurs de l'une & de l'autre famille; mais elles ne desiroient toutes deux que de nous revoir & de réunir leur joie & leurs enfans. Dans le même tems les vaisseaux sur lesquels D.... avoit placé son argent, &

revinrent à Roterdam : ils rapporterent plus de trois cents pour cent de profit : il réalisa ses fonds dans peu de jours, & nous emportâmes pour plus de 460000 livres de bonnes lettres de change sur Paris. Nous nous en revînmes par Bruxelles, où il nous arriva un accident que nous n'avions guere prévu, ce qui pensa nous rejetter dans de nouveaux malheurs. Nous voulûmes sacrifier un jour pour voir cette Capitale des Pays-Bas ; nous parcourûmes dans la matinée ce qui méritoit le plus notre attention, & nous allâmes l'après-midi à la Comédie. Jugez de ma surprise, quand je vis T.... paroître ; D.... le reconnut, quoique sous le masque, d'autant plus facilement, qu'il étoit prévenu qu'il jouoit l'Arlequin ; mais il se contint si bien, que je n'apperçus pas en lui la moindre émotion ; je cachai la mienne de mon mieux, & nous revînmes à notre auberge. D...., me proposa, pour jouir de la fraîcheur de la nuit, de partir sur le champ

Cette propoſition étoit trop de mon goût pour que je n'y applaudiſſe pas : il deſcendit donc, à ce qu'il me dit, pour compter avec l'hôte, & pour faire amener les chevaux de poſte ; mais il s'eſquiva, & courut à la Comédie. Il y trouva T..... ; il commença par lui faire des reproches en termes aſſez meſurés, parce qu'ils étoient dans un lieu qui ne lui paroiſſoit pas propre pour ſa vengeance. L'audace de T..... fut excitée par la douceur de D..... ; il prit pour foibleſſe ce qui n'étoit que l'effet de la prudence. D... conſerva ſon ſang-froid ; mais voyant qu'il ſervoit d'aiguillon à l'inſolence de T....., il lui reprocha durement ſa noirceur & ſa trahiſon. T..... étoit plus emporté que courageux, & D.... étoit auſſi plus brave que prudent : le combat ne fut pas long, T.... tomba de deux coups d'épée, & D.... le croyant mort, s'en revint promptement au logis : les chevaux étoient à la chaiſe, nous y montâmes, & nous partîmes ſur le champ,

Je m'étois bien gardée de faire la moindre question à D..... devant les gens; mais sitôt que nous fûmes seuls, je le priai de me dire où il avoit été; il ne me fit qu'une réponse vague, & le froid qu'il y mit me fit craindre qu'il n'y eût eu une explication avec T.....; elle n'auroit pas été à mon avantage; mais sitôt que nous fûmes sur les terres de France, il m'apprit qu'il avoit reconnu T....; qu'il ne m'en avoit rien fait paroître, crainte que je ne m'opposasse à la juste vengeance qu'il méditoit; qu'en dix minutes il avoit joint T....; lui avoit reproché sa perfidie, & l'en avoit puni sur le champ. Pour ne me pas causer d'inquiétude, il avoit différé de me donner cet éclaircissement tant que nous avions couru quelques risques d'être arrêtés.

Nous arrivâmes à Paris sans autres aventures; nous y touchâmes nos lettres de change, & nous partîmes aussi-tôt après pour A..... Nous y trouvâmes nos parens dans l'impatience de nous

revoir ; ils en furent autant flattés, que surpris de notre fortune immense. Elle nous attira, comme c'est l'usage, les égards de toute la Province ; mais ce qui nous flatta le plus, c'est qu'elle rétablit celle de mon pere, que sa générosité & son goût pour les plaisirs, joint à la négligence & le peu de soin de ma mere, avoient prodigieusement dérangée. Nous eûmes la satisfaction de leur procurer ce petit dédommagement des chagrins & des inquiétudes que nous leur avions causés. Nos nôces ne furent retardées qu'autant que l'exigerent les cérémonies accoutumées. Il y régnoit une confusion qui la rendoit plus agréable & plus touchante, & le désordre en faisant le plus bel ornement. Tout les honnêtes gens de la ville & des environs nous firent l'honneur d'y assister, excepté Messieurs de Tirauvol, attendu que le pere étoit mort à force de boire, & le fils d'une courbature que lui avoient donnée ses paysans.

FIN.



L'ORIGINE

L'ORIGINE
DES
BIJOUX INDISCRETS,
OU NOCRION,
CONTE ALLOBROGE.

GUIGUE VI, Roi des Allobroges(1), surnommé Amançon le Gaillard, parce que en ses dits & propos avoit toujours le mot pour rire, chût dans telle griéve & étrange maladie, pour avoir été par trop brusque Soldat de Cupidon, & asservi à Dame Cyprine, que bien que jeune encore, en étoit devenu à bien peu nul, & tout élangoureux, si que angoisse doloreuse & rongearde le minoit petit à petit, & faisoit appréhender que ne finât malheureusement bientôt ses jours, quelque diligence que Biétrix sa mere, appellée la Roine Blondine, à cause de la couleur de sa

(1) Les Habitans du Dauphiné.

chevelure, mît à chercher remède. Les Myres (1) & Physiciens (2) assemblés par son ordre, loin par leurs topiques d'y apporter soulagement ; ains au contraire empirerent son mal & soi trouva le Roi si rempli de mérancolie, que rien plus, au moyen de quoi on ne l'avoit vû rire de plus de six mois en çà, lui qui avoit de coutume de gaber (3) à tous venans. Adonc la Roine qui étoit la plus cointe (4) & vertueuse Princesse dont oncques l'on eût entendu parler, jouant alors à quitte ou à double, députa vers un ancien Chevalier, le plus savant & usité en l'art de Nigromancie qui fût pour lors vivant, pour savoir d'icelui se il n'y avoit pas espoir de guairison.

Le Chevalier Nigroman, après consultation des astres & influances, répondit que jamais ne guariroit le Roi des Allobroges, si ce ne étoit que après

(1) Chirurgiens.
(2) Médecins.
(3) Railler, plaisanter.
(4) Belle, jolie, bien mise.

avoir été baigné par ſept jours en l'eau d'une Fontaine qui étoit vers les marches d'Allobrogie ſur une haute montagne, appellée Artiphée, & été reſſuyé par ſept belles Pucelles nues, il ne ſe rencontroit par après quelqu'un qui, par menus devis & propos joyeux, ne eût le ſecret de fondre l'humeur noire du Prince, de lui dilater la ratte & de lui réchauffer le cœur que avoit tant engourdi.

La Roine oyant telle réponſe, tomba en grande admiration d'icelle & de la nature du reméde, & fit moult beaux préparatifs pour mener ſon fils à la Fontaine d'Artiphée. Chariots, Chevaux, Mulets, & autres bêtes de ſomme tiroient équipages commodes & ſomptueux, & le Roi Guigue, & la Reine Biétrix ſa mere, ſuivoient dans un Char découvert, précédé par Harpeurs, Fluteurs, Jongleurs, Troubadours & Bâteleurs, les plus idoines & experts, pour jongler, gaudir & bâteler le Monarque; mais iceux avoient beau employer geſti

çulations ridicules dans leurs danses & récits; leurs chansons, Laïs virelais & sirvantes (1) destinés à les ébaudir, ne firent que aggraver son ennui & fâcherie.

Enfin après avoir cheminé par plusieurs jours, l'on arriva à la Montagne Artiphée; Amançon baigné dans la Fontaine pendant sept jours, & ressuyé & reschauffé par sept frisques (2) & gentes Pucelles de quinze ans que la Roine mere avoit recouvert avec grand peine & soin, sembla prendre tant de plaisir, dans les mains de ces belles filles, que l'on apperçut quelqu'une mutation en icelui, & que en après les les sept bains, les Myres & Physiciens qui le gouvernoient, publierent que le péril en étoit hors, & ne falloit plus que chercher quelqu'autre moyen propre pour divertir le Monarque de son humeur triste par récit joyeux & qui emportât la piece, puisque les Jon-

(1) Satires.
(2) Jolies, Mignonnes.

gleurs, & toute la gent comique, ne y avoient fait œuvre.

La Roine dans sa détresse, eut encore recours au Chevalier Nigromancien, & lui ayant député un sien Majordome avec présens de robbe & chappels (1) en broderie de orfrois (2), icelui Chevalier instruit que les Pucelles avoient jà un tintinet fait revenir l'eau à la bouche d'Amançon, manda à la Roine, que après avoir feuilleté ses Livres & Grimoires, avoit trouvé que ausdites Pucelles étoit réservé la guairison de son fils, que adonc pour y parvenir, chaqu'une des sept eût à lui narrer une histoire joyeuse & gaillarde, sous promesse que celle qui le faisant rire le plus, en tireroit signe certain de santé, deviendroit Roine des Allobroges, & partageroit son lit royal avec lui.

La réponse venue donna grand ébaïssement à la Roine Mere, & moult de

(1) Chapeau.

(2) Plaque d'argent d'Orfévrerie.

joyeuſeté, & penſement au cœur des Pucelles, qui toutes ſept bien Damoiſelles étoient, & de extraction noble, choſe rare & merveilleuſe en ce tems! Amançon qui les avoit nues examinées ſans y trouver ſurot ni malandre; ains blanche peau, tetons fermes, belle chûte de reins, feſſes rebondies, cuiſſes rondes, pieds petits, jolis minois, & le reſte à l'avenant, ne étoit mie fâché de la condition impoſée par le Nigromancien, puiſque dans ſon pis aller ne pouvoit que tomber de bout: de rire ne manquoit d'envie, ains ne le pouvoit faire, bien que y dreſſa ſa volonté; du tout adonc ſe référa au Chevalier, & étant donné terme de trois jours aux Pucelles pour ſe remembrer (1) leurs hiſtoires ou fabliaux; enfin le tiers jour venu, la Roine ayant mis dans ſon devantier ſept bulletins, dont ſur chacun de iceux étoit inſcrit le nom d'une des Pucelles, les fit tirer au ſort, pour que aucune ne eût avantage de primauté ſur

(1) Rappeller dans la mémoire.

ſes compagnes : les ſix premieres tirées réciterent au Roi l'une après l'autre, en préſence de la Roine Mere, du Grand Sénéchal & du premier Secrétaire, leur Conte, que icelui écrivoit à ſur & à meſure ; mais bien que ils fuſſent tant plaiſans, & remplis d'aventures badines & ridicules, le Roi en fut ému, & n'eut meſtier de rire ; or quand ce vint au tour de la derniere Pucelle, laquelle iſſoit de la noble Maiſon de Italie, appellée Nocrion, dont portoit le nom, & qui avoit attentivement écouté les ſix autres, elle vint à trembler comme feuille, & ſoi jettant aux pieds d'Amançon : Sire, dit-elle, toute craintive, je ſerois prête à vous raconter le fabliau le plus étrange que oncques ouiſtes, & le aurois ja commencé, ſi ne fut un mot ſeul qui me arrête. Quel mot, reprint le Roi tout ébahi ? Eſt-il tant eſſentiel que ne puiſſiez vous en paſſer ? Oui voirement, dit la Pucelle, & la pudeur vergogneuſe me enjoint de ne le prononcer ; mais je vous le ordonne, répliqua le Monar-

que. Ah! Sire, dispensez me en, ou me enseignez un équivaillant, lors je obéirai, car ne suis assez grande clergesse pour cela.

La Roine Blondine présente à la querelle en fut toute rouge de colere; & comment, sotte, voulez-vous que mon fils le vous dise, s'il ne sait de quoi il se agit? Vous en avez autant & plus que moi, Madame, ajouta la Pucelle, & le pouvez nommer si vous le voulez, bien est vrai que il est d'autre couleur, & bien plus qualifié: je veux mourir si je y entend rien, dit la Roine, cette fille a l'entendement bestourné (1). Quand est de moi je cuide, si ne me trompe, estre au fait de ceci, repliqua Amançon, en souriant d'un ton malin. Nocrion moult honteuse ne sonna mot; la Roine en fut toute vermeille, & le Roi continuant son propos: bien, Madame, donnons lui donc un nom, & nous saurons une histoire dont le prélude si fort me intéresse. La Pucelle baissa la vue, & par son silence ayant fait com-

(1) L'esprit renversé.

prendre que il avoit deviné le énigme, Biétrix qui de prime abord avoit été tant embarrassée que rien plus, s'éclatant de rire : oh ! Sire, reprit-elle, dites vous-même le mot si le voulez, il sera meilleur en votre bouche que en la nostre, impossible est que de nous puisse sortir parole si effrontée & audacieuse ; mais pour autant, ayant égard à pudeur féminine, adonc servez-vous des anagrame, périphrase, logogriphe, ou autre moyen duisant, pour que la Pucelle puisse satisfaire à votre plaisir & vous rendre vigueur & santé. Oh ! dit le Prince, bien facile est la proposition, mais l'exécution mal aisiée : le anagrame seroit par trop court & intelligible ; la périphrase par trop longue & confuse ; & le logogriphe par trop obscur & embarrassant ; faisons mieux, je sai un peu les Langues étrangeres, voulez-vous que je lui donne un mon Latin, Italien, Espagnol, Allemand ? Je aimerois mieux, reprint la Roine, que ce fusse en langage de Allemagne, personne de nous ne le entend ; à tant la

Pucelle le prononcera ſans rougir, & nous l'oyerons ſans qu'il bleſſe nos pudibondes oreilles. Bien donc gente Pucelle, dit le Roi, ſachez que dans le pays des Allemands, ce que ne oſez nommer s'appelle *Fotz*, ſouvenez vous en bien. Commencez adonc votre fabliau, & parlez hardiment; tanplus il ſera gaillard, tant il me fera plaiſir: vous, mon Secrétaire, ſoyez attentif, & ne en perdez un mot.

Adonc Nocrion ſe eſtant par la volonté du Roi aſſiſe vis-à-vis de lui dans une chaiſe à dos, parla ainſi à voix haute & claire.

Il y avoit autrefois, Sire, un gentil Chevalier, qui pour ſa beauté & ſa corporance étoit ſans parangon. Pour le bel (1) engin, la forte membrure, nul ne lui étoit comparable; & n'y étoit d'autre vice en lui que d'avoir petite chevance & richeſſes à l'avenant. Dans cette ſituation où icelui étoit ſans preſque denier ne maille, on publia chez le Roi de Por-

(1) Eſprit. Jean de Meung dans ſon codicile dit : élevons nos engins & nos affections.

tingal un (1) behour & tournois où tous Chevaliers étoient invités, ſans que nul pût ſoi diſpenſer de y entrer en lice & de tournoyer, ſi ne vouloit commettre ſon honneur & paſſer pour couard & vilain.

Adonc notre Chevalier que on nommoit Amador le gentil, vendit ou mit en gage le petit bien dont légiérement & non ſans peine ſe ſubſtantoit pour ſe mettre en route, acheta un deſtrier (2), print un Eſcuyer, & fit fourbir ſon armure, pour qu'elle fût propre à la jouſte.

Après avoir cheminé pendant cinq jours, Amador & l'Eſcuyer arriverent dans un pré ès environs d'une fontaine de la plus belle eau qu'il fût poſſible de voir; icelle étoit entourée de pins verds & bien plantés, & formoit maints ruiſſelets qui arroſoient la tendre herbette; là apperçurent trois jeunes filles de beauté ſupernaturelle, qui ſoi lavoient dans la claire fontaine, où

(1) Joûte, combat.
(2) Cheval de Bataille.

prenoient leurs ébats & déduits; leurs guimples, atours, coeffes, ornemens de tête; leurs vêtemens couverts de riches recamures (1) & leurs blanches chemises du plus fin lin, gissoient au pied d'un arbre qui par son ombre touffue les entretenoit à l'abri du Soleil.

Cette vûe aussi inopinée que merveilleuse, occupa quelque tems le Damoisel, sans peur du sort malencontreux de ce chasseur qui mué en cerf, fut dévoré à belles dents par les chiens de sa meutte; il demeura coi en ces lieux champêtres, ne regardant que avec envie telles beautés livrées sans voiles aucuns à ses regards audacieux, & sur le tout ententivement considéroit leurs blancs tetins les mieux troussés que l'on eût su rencontrer; qui ne avoient moins de puissance de attirer & retenir un si gentil Chevalier, que le aimant le fer, & le ambre le festu; & eussent émus les Hermites même de Thébaïde, au point

(1) Broderies.

de

de leur faire desirer le dernier point de la félicité amoureuse.

Tandis que Amador retenant son haleine, étoit ainsi regardant ces gentes femelles, l'Escuyer plus atteint du desir de soi emparer de leurs accoutremens, que des beautés de leur déshabillé, sauta jus de son cheval, print leurs habits, les mit en croupe derriere lui, & marcha en avant. Les trois Baigneuses se appercevant, & en même moment Amador, lui en firent leur doléance; le Chevalier plus que outré de l'insolence de son Escuyer, piqua fierement son destrier après lui, & ensuite des aigres remontrances, le contraignit à reporter les hardes & linges où icelui les avoit prins; puis craignant avoir encouru l'inimitié de ces trois Dames, pour les avoir ainsi par trop nuës consideré, ou de estre feru de leurs beautés, sans espoir du guidon de amoureuse mercy, il print congié d'icelles sans mot dire avec non moins de grace que de politesse.

Quand le Chevalier s'en fut parti, ces

trois personnes de beauté plus qu'humaine, puisque elles étoient voirement Fées, se reprochant de n'avoir pas reconnu par quelques dons l'honnêteté d'Amador, le rappellerent : il seroit indague (1) & malhonneste gentil Damoisel, dit la plus âgée, que Fées telles que nous, fussions en reste avec vous, par quoi voulons chacune vous faire un don ; voici le mien : vous serez bien veigné (2) & accueilli de tout un chaqu'un, & sur le tout du beau sexe, près duquel serez renommé par vos proësses, & par tous lieux où vous paroitrez, on vous offrira à l'envi chevance & argent, de sorte que ne serez plus jamais en dizette de bien quelqu'oncque. Moi, dit la deuxieme Fée, je entend lui faire un présent nouvel, & moult singulier ..... En celui endroit la pucelle soi arrestant rouge comme charbon, & le Roi la jugeant en embarras, si ce est le nom Allemand que vous

(1) Indécent.

(2) Reçu.

avez oublié, il s'appelle, *Fotz*. dit il, poursuivez. Bien donc, Sire, reprint la fille, la Fée lui dit en riant, je veux que tout *Fotz* que il voudra interroger soit forcé de répondre aux questions que lui fera ce courtois Chevalier.

Ma sœur, ajouta la troisieme, votre présent n'est mie complet, je le paracheverai, par ainsi je prétends que, où par imprévu événement le *Fotz* ne pourroit parler, son voisin réponde pour lui.

Amador qui n'avoit jamais vu de Fées & ne cuidoit pas que ces belles Nayades fussent telles, demeura moult estonné de leurs gaillards propos, & pensant que avoient voulu se gaber de lui, les quitta assez brusquement, & rejoignit son Escuyer, auquel récita les dons extraordinaires que il venoit de en recevoir, ains plutôt les railleries que il se persuadoit avoir essuyé d'icelles.

L'Escuyer en faisoit encore de grands éclats de rire, quand un Damp (1) Abbé

(1) Damp vient de Dominus, Dom.

lequel ſur ſa monture alloit traverſer la voie où ils s'entretenoient, ayant choiſi (1) le Chevalier, piqua vers icelui, mit pied à terre, & humblement le ſupplia de recevoir tout ce qui étoit pour alors de ſa dépendance. Amador confus ne ſçavoit que répondre, quand l'Eſcuyer lui approchant de l'oreille, par M. Saint Avertin, lui dit-il, le fait n'eſt mie douteux, ce ſont Fées, les dons jà operént. Pour en juger ſans point de faute, interrogez le *Fotz* de la jument, ce en eſt une qui ſert de chevauchure à Damp Abbé. Le Chevalier ne fut brin rétif à l'avis; & y ayant regard, *Fotz* de jument, dit-il, apprends-moi où va ton maître; il va, répondit le *Fotz* d'une voix enrouée, mais diſtincte, voir ſa mie, & lui porter l'argent de la ſacriſtie & du revenu de l'Abbaye, pour acheter robes & eſcoffions.

Damp Abbé, plus que émerveillé de entendre parler ſa monture par endroit

(1) Apperçu de loin.

si nouveau, en cuida mourir de frayeur; il jette habit, bourse, & tout ce qui lui étoit nuisible à soi sauver, prend la fuite à beau pied sans lance, & ne ose jetter un regard sur sa jument que il croit possédée de Luciabel (1), ou tout au moins de Béelzébut. Amador le appelle envain, il court; adonc le Chevalier mettant à bas tout scrupule, se empare de la dépouille du Moine, que il prend comme un présent de la premiere Fée.

Après avoir chevauché par monts & par vaux les quatre jours ensuivans, Amador & l'Escuyer arriverent sur le vespre au Chastel d'une jeune, gente & riche veuve, qui ce jour étoit en nombreuse compagnie. Dès l'abord que il parut, tout le monde lui vint au-devant, & à peu ne tint que la veuve & toutes les Dames de sa suite ne se le arracherent; c'étoit à qui lui feroit plus de blandices & caresses. Le Chevalier fut d'autant mieux content de

(1) Lucifer.

l'accueil, que la Dame Chatelaine étoit frisque (1), gaillarde, & joignoit à beauté non commune esprit presque céleste. Les tables levées, la veuve retenue par la présence d'une sienne tante, qui de peur des esprits, avoit fait dresser une couchette dans sa chambre, fit conduire Amador dans un appartement non moins superbe que entendu; & il n'y fut pas plutôt entre deux blancs linceuils tout parsemés de rose, que la veuve appellant la plus jeune de ses femmes. Or ça ma mie, lui dit-elle tout bas, allez tenir compagnie au bon Chevalier Amador, qui semble un épervier, tant il est éveillé, gai & mignon, & lui dites que à votre place je irois moimême, si ce ne est ma tante, dont la présence m'est enhui (2) insupportable & moult incommode.

La fille rouge comme braize, à peu ne tint que ne obéit point au comman-

(2) Jolie, mignone.
(1) Aujourd'hui.

dement, tant sage étoit & vergogueuse; saintes loix, dit-elle en chemin ! protectrices de mon honneur, éveillez-vous, & regardez le mal qui lui pend à l'oreille, ne permettez que je succombe, & que en faisant le vouloir de Madame, je laisse aussi flétrir le bouton épanouissant, la rose vermeille & la fleur non éclose de ma virginité, qui me ont fait jusque enhui marcher la tête levée; telle étoit de premier abord la résolution de la suivante, mais n'y persista longuement · ains par le pouvoir forcé de la Fée (faut croire) poursuivit sa route avec une dévotion toute autre que dire ses heures, & si elle fut aise par la suite, pas ne faut, Sire, le requerir; par quoi vint se couler tout bellement dans le lit du Chevalier qui commençoit à soi reposer. Qui va là, dit Amador, se éveillant en sursaut, & sentant quelqu'un se glisser auprès de lui ; ne ayez peur, répondit la Dariolette (1), en lui baisant la

(1) Fille suivante.

main, que elle lui porta dans la suite sur ses tetins : Je appartiens à Madame, qui en sa place me envoye devers vous, de peur que tout seul ne vous ennuyiez cette nuit. On peut bien se imaginer si le Chevalier sentant la douceur & fermeté de peau de la suivante, la reçut mal, ains au contraire la embrassa tant à son avantage & de telle sorte, que il lui fit danser le branle guai où l'on fait les filles, femmes, & expérimenter le mal (que on dit, Sire) qui ne se sent que au premier assaut de telle forteresse, bien est vrai, dit la chronique de cette histoire véritable, que la voyant dans l'abord un peu fâchée & ébaïe de cette premiere secousse, fit soudain la seconde charge & plusieurs autres par après, le tout suivant le don de la Fée ; ce qui plut tellement à la Dariolette, que sans plus penser à la cuisante desfloraison, y print si grand goût, que estoit preste à encore à demander que il recommençât, quand Amador en la caressant & lui témoignant vouloir pren-

dre quelque repos, fit ſigne du doigt au *Fotz* de répondre, & lui dit, mon joli ami, apprenez-moi ſincérement de quelle part vous êtes ici venu. Ce eſt Madame qui le me a commandé, ne pouvant venir elle-même, répondit-il, on vous en a déja aſſuré.

La pauvre ſoubrette émerveillée de ſe entendre ainſi parler ſans ouvrir la bouche, fut ſi tellement frappée d'effroi, que ſortant bruſquement du lit ſe enfuit en chemiſe dans le cabinet de la Chatelaine ſa maîtreſſe. La Dame qui étoit à ſe pimpelotter, (1) la voyant ainſi toute hors d'elle, lui demanda la cauſe du peu de ſéjour emprès d'Amador : Ah! Madame, répondit en tremblant la fillette, bien eſt vrai que le Chevalier eſt gentil & rude jouteur, quoiqu il ait ſonné la retraite un peu plutôt que ne aurois voulu, pour l'aiſe & bien de ce plaiſir que ne connoiſſois encore ; mais il me a ſem-

(1) Se faire accommoder pour être pimpante.

blé si doux, que ne savois si ce étoit fantôme ou chose véritable; en maniére que cette effrénée volupté a cuidé chasser l'ame de mon corps pour occuper par trop de place en mon cœur. Cependant le courtois, & presque infatigable Amador a un vice par trop grand & anguilloneux (1). Quel est donc ce vice, soi s'écria la belle veuve? Ah! Madame, repliqua la suivante, il a le secret de faire parler les *Fotz*; ils répondent juste à ses demandes. Quels contes me faites! reprint la Chatelaine en soi éclafant de rire; je ne exige pas que me en croyiez sur ma parole, dit la soubrette, mais je le ai entendu de mes deux oreilles: je en jure par M. Saint Guignolet, & serois encore côte à côte du Chevalier, ce ne étoit la frayeur que m'a causé si singuliére avanture; au demeurant, si n'adjoutez foi à moi serment, faites-en vous même épreuve. Allez sotte, dit la Dame d'un ton sévére, allez couchier, nous ver-

(1) Cauteleux, malin.

rons demain ce qui'en ſera, pour moi je vais me mettre au lit.

Le Chevalier avoit ordonné ſes affaires pour partir le lendemain à matin, quand la Dame du Château épreinte de curioſité, mit à profit le ſommeil de ſa tante, & entra dans la chambre de Amador qui ja étoit levé, pour de lui octroyer encore un jour de réſidence, sous prétexte plauſible & apparent; ce que ayant obtenu & le prenant par la main, Seigneur Chevalier, lui dit la veuve, bien que jeune, je ai veu du monde de tout pays & état, qui plus eſt, je ai beaucoup entendu réciter hiſtoires étranges & merveilleuſes; mais rien ne peut être apparagé (1) au plaiſant talent que l'on dit que poſſédez. En dois-je croire ma fille de chambre? & que vous a-t-elle dit, ma belle Dame, reprint Amador? choſe du tout incroyable & ridicule, que faites parler les *Fotz* quand vous plaît, cela voire-

(1) Comparé.

ment eſt impoſſible. Rien n'eſt pourtant plus véritable, repliqua Amador, avec non moins de douceur que de modeſtie, ſi le voulez, en ferez expérience ſur l'heure. Certes, dit lors la Chatelaine toute ébaïe, je veux ſavoir le vrai de ceci, & malgré ce que affirmez ſur l'article, je gage bien mon diamant contre cent piéces d'or que jamais ne ferez parler le mien... Je tiens le party, repliqua Amador, & me engage à lui faire dire au moins trois mots, quoique légérement fatigué de . . . . . . ſept, ſi le pouvez, interrompit la veuve, je le vais préparer à vous donner audiance, & reviens dans le moment faire apparoir votre béjaune.

La Chatelaine en achevant, ſoi retira dans ſon cabinet; mais le diſcours de la Dariolette, & le ton ferme du Chevalier ayant mis ſon eſprit ja allarmé en détreſſe, à tout hazard, & pour ne perdre la gageure, elle ſe aviſa d'une précaution plaiſante, mais non moins ſage que utile, pour

pour ôter la parole à ce que on vouloit lui faire accroire estre une bouche; & moult contente de la ruse, revint par après toute joyeuse retrouver Amador. Or voyons à présent, dit-elle, beau Chevalier, l'effet de votre pouvoir magique, interrogez à votre aise.... Amador regardant lors la veuve qui tant belle étoit, de sorte que tout ébahi de sa grande beauté, il lui répondit, par ma foy, Madame, mon cœur, mon corps & toute ma chevance est à votre commandement, ne n'est rien qui vous peut plaire, que ne fisse volontiers, tant est doux votre regard & belle contenance...... Il ne est question de doucereux compliment, reprint la Veuve, il se agit de la gageure convenue, nous parlerons en après du reste. Bien donc, repliqua le Chevalier, mettant un genouil bien humblement à terre: Sire *Fotz*, objet de mes plus chers desirs, apprenez moi ce que votre tant belle maitresse vient de faire dans son cabinet. Amador regardant malignement la Veuve, atten-

doit la réponſe, mais au diable ſi le *Foţ* répondit; il ne déſerra pas ſeulement les levres, faute de pouvoir prononcer un tant ſeul mot; & la queſtion ſe repliqua maintes fois avec auſſi peu de ſuccès, maugré les conjurations du Chevalier.

Adonc Amador tout hors de lui, ſoy arrachoit les cheveux de dépit & de rage, non tant de deſplaiſir de perdre le party, que le beau don qu'il avoit reçu de la deuxieme Fée. Cependant la Dame riant en par elle & ſe gauſſant, le agaçoit & le vilipandoit, de façon que auroit voulu être mort, quand l'Eſcuyer caché dans un cabinet; ſortit d'icelui, & voyant que ſon Maître ſuoit ſang & eau pour le ſilence du obſtiné & du ſuperbe *Foţ*, ſi que toutes les parties de ſon corps en furent tant débilitées, qui étoit prêt à ſe pâmer; & quoi donc Monſeigneur & Maître, lui dit-il, il ſemble que dans ce moment avez l'entendement tant embrouillé, qu'avez totalement mis en oubli le don des

Fées : ne vous ſouvient, beau Sire, que la moins âgée d'elles a dit que ſi, par cas non prévu, le *Fotz* perdoit la parole, ſon voiſin la prendroit pour lui..... ? Ah ! trop féal & ſecourable ami, ſe récria lors Amador, en ſoy jettant au colet de l'Eſcuyer, tu me rends la vie.... Bien donc, gentil petit voiſin, mon bien aimé, apprends-moi pourquoi le *Fotz* ne veux mie me répondre.... Eh ! comment diable parleroit-il, dit lors le voiſin, d'une voix claire & haute, il a la bouche pleine de coton ou de leine ; car ce lieu eſt tant ténébreux, que je n'y vois pas trop clair. En un mot, Madame lui en a tant & tant fouré dans la bouche, qu'il eſt prêt de en étouffer. Tirez-le de cettui embarras, & verrez comme quoi il bavardera ; je ſai bien l'envie qu'il a de parler, ce ne eſt de hui que nous nous connoiſſons, il ne fait preſque rien, ſur-tout en matiere de galanterie, ſans mon ſecours.

Si le Chevalier ne ſe pouvoit tenir

de aiſe, la Dame Chatelaine bien ébahie étoit demi-morte, & ſuffoquée de pudeur & de honte. Ah ! gente Veuve, dit lors Amador toujours à genoux ; jouez avec moi à beau jeu ſans villenie, arriere tout dol, malengin (1) & ſupercherie. La Dame ſe laiſſant adonc amollir par les doux propos du Damoiſel, qui, de amoureuſe triſteſſe, & pour voir ſa dame courroucée, répandoit de groſſes larmes & en abondance ; & lui ayant octroyé de décotonner lui-même le pauvre muet, il n'eut ſi tôt recouvert la parole dans les mains du Chevalier, que il parla plus que ne auroit voulu la Veuve, & ſans attendre interrogation, adonc apprint d'icelui le gentil Amador, comme quoi amour ce petit archevot avoit en ſa faveur ſubjugué le cœur de la Chatelaine, ſi que ne aſpiroit que à le faire ſeigneur & maître de ſon corps & de toutes ſes chevances.

Le Chevalier acertené du fait par le

(1) Tromperie.

ſilence de la Veuve, qui ne nioit les diſcours du *Fotz*, le print au mot, & la nopce ſe fit avec moult contentement du babillard qui ſoy reſſentit bien amplement, avec joyeuſeté & à bouche que veux-tu, des plaiſirs amoureux dont avoit été ſevré depuis le veuvage.

Par ainſi Amador, par la faveur ſi ſinguliere des trois Fées, en ſoy mariant avec la Dame du Chatel, eut richeſſes & bombans (1) à ſouhait, ainſi que fortune ſtable & brillante, dont fit part à l'Eſcuyer, auquel avoit ſi autentique obligation; puis avec icelui paſſa en Portingal, où par adreſſe & bravoure obtint le prix de la joûte: & tant plut aux Dames pendant le peu de ſéjour que y fit, que ne en partit ſans y avoir bâti cinq ou ſix petits Portingalais.

La Pucelle Nocrion eut à peine finé de narrer ſon fabliau, que le Roi Amançon lui ſauta au col, & à bien peu ne tint qu'il ne alla de vie à trépas par force

(1) De quoi vivre ſomptueuſement.

de rire, puis après avoir ordonné au Secrétaire de écrire ce conte en lettres d'or dans ses archives, se remembrant la gentillesse du corps de la Pucelle, ensemble la grace, naïveté & modestie sans pareille, dont avoit récité l'histoire de Amador le gentil; outre plus ensuivant la prédiction du sage Nigromancien recouvrant dans le moment la santé ferme, & telle que avoit avant sa maladie, il ne voulut différer ses nopces, par quoi la gente Nocrion, qui, sur tous les biens qui lui pouvoient advenir, ne en désiroit un plus grand que celui-là, & connoissoit combien lui étoit avantageux, fortifiant par blandices, mignardises & caresses permises, l'amour du Roi Amançon, icelui la mena droit au Moustier, (1) d'où après cérémonies en tel cas requises, la conduisit dans le lit royal; là en après maints baisers préparatifs, plus doux que miel, qui n'étoient proprement baisers, ains appas

(1) Au Temple.

de ſucre & canelle ; & avoir ſucé le nectar que il cueilloit ſur les levres coralines de la Pucelle, il entra enfin dans le palais de Gnide, & eut jouiſſance avec elle à pluſieurs repriſes du plaiſir le plus cher & le plus exquis que ſçauroit procurer Cupidon & ſa Mere, & comment ce Monarque ne les eut-il fait avec ſatisfaction indicible ? La Pucelle, après le premier aſſaut ſoutenu par icelle avec fermeté meſlée de plaintes, moitié dolentes, moitié joyeuſes le liant dans ſes amoureux bras ? après lui avoir donné maints tours de bec, pigeonnant & folaſtrant avec la liberté que deux époux peuvent prendre, lui dit : bien, mon Roi, y a-t-il quelque vice en mon corps qui mérite le moindre dédain ? Certes ce tetin ne vous ſemblera mol, ne l'un trop prochain de l'autre ? Ces bras qui vous ſerrent ſont charnus à ſuffiſance, ces cuiſſes rondes & fermes ; quand au reſte ne y a rien en moi qui ne pût contenter le plus grand des Dieux : & vous mon tout ſeul & bel

ami, à qui je viens de le abandonner, quel plaiſir ne en avez receu, & ne en recevrez-vous à volonté.

Enfin, la nouvelle Roine Nocrion fut ſi bonne maîtreſſe en ſubtilité féminine, & ſçeut tant bien allécher Amançon par paroles laſcivement honnétes, baiſers pudiques & mignards, & embraſſemens excitatifs, que depuis en ça, le Monarque l'aima à toujours & en eut belle & nombreuſe lignée, icelle régna longues années ſur le trône des Allobroges, & ne print fin comme récitent les Hiſtoires, que par la mort du fils Dauphin, d'un certain *Humbert*, qui fit préſent de ſon Royaume au Monarque lors régnant dans les Gaules.

FIN.

SRD

SRD

